

SUSPENSE EN SEINE-ET-MARNE

RECUEIL DES NOUVELLES PRIMÉES 2020



SEINE&MARNE
LE DÉPARTEMENT

Concours d'écriture
de la nouvelle policière 2020



« Le Département de Seine-et-Marne mène une politique ambitieuse en matière de lecture publique et ce concours de la nouvelle policière a plus que jamais vocation à faire émerger, chez les jeunes et les moins jeunes, un intérêt réel pour la lecture et l'écriture, sous toutes leurs formes. Cette année, pour

la première fois, des ateliers d'écriture ont pu être proposés et c'est sans nul doute un dispositif que nous reconduirons, pour accompagner au mieux nos auteurs en herbe. Nous sommes fiers de voir que cette 3^e édition a de nouveau rencontré un franc succès et ravis d'avoir pu découvrir des textes de grande qualité. Félicitations aux six lauréats et bonne lecture à tous ! »

Olivier Morin,

Vice-président du Département en charge de la culture et du patrimoine



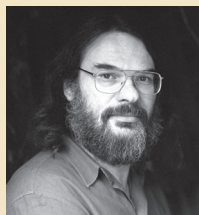
« C'est une édition toute particulière qui s'achève et je suis fière d'y avoir participé, aux côtés de la Médiathèque départementale, qui a fait preuve d'un engagement sans faille. Je me réjouis de voir que le concours a pu être mené jusqu'à son terme. Un grand merci à notre parrain, Jean-Hugues Oppel, qui a

toujours réagi avec vivacité et humour face aux contretemps, ainsi qu'aux membres du jury qui, de par leur diversité et leur implication, ont été précieux dans la réussite de ce beau projet. Et bien sûr, félicitations aux lauréats de cette 3^e édition du concours Suspense en Seine-et-Marne ! »

Cathy Bissonnier,

Conseillère départementale et présidente du jury

ÉTRANGE, ÉTRANGE... VOUS AVEZ DIT ÉTRANGE ?



L'une des découvertes dans les jardins du château de Champs-sur-Marne devait être étrange pour le concours de nouvelles, mais que dire alors du concours lui-même, au final présidé, délibéré et récompensé en confinement ?

Eh bien, comme il s'agissait d'écrire du Suspense, du Polar et du Noir, on ne peut pas dire que l'on a été dépaycé ! J'avoue cela dit avoir eu un peu peur de pouvoir établir le palmarès sans pouvoir échanger et débattre de vive voix, mais il n'en fut rien (ou presque) ; je dirais que cela est dû à la qualité des textes qui ont su réunir les différents jurys autour de quelques titres qui emportaient leurs suffrages... en ordre dispersé quand même parfois, à une unanimité près !

Alors grâce soient rendues ici aux participants des deux sexes et de tous âges, bien sûr, mais tout spécialement aux jurys confinés et donc bien solitaires dans les affres de la réflexion numérique. Quoique friand des échanges verbaux, de préférence enthousiastes, passionnés, voire enflammés, l'écrivain que je suis n'a pas vu d'un trop mauvais œil le fait de devoir échanger par écrit...

Nous sommes restés dans le pouvoir des mots, non ?

Jean-Hugues OPPEL

SOMMAIRE

5 LES LÉGUMES DE MONSIEUR JEAN

Elisabeth Barthélémy,

1^{er} prix dans la catégorie des plus de 15 ans

13 ET APRÈS, PLUS RIEN NE SERA COMME AVANT

Laurence Congy,

2^e prix dans la catégorie des plus de 15 ans

29 FACE CACHÉE

Léo Bourdoncle,

1^{er} prix dans la catégorie collégiens, 4^e/3^e

33 L'ART DU CRIME

Vincente Adrien,

2^e prix dans la catégorie collégiens, 4^e/3^e

47 VENGEANCE AU CHÂTEAU

Ambre Claassen,

1^{er} prix dans la catégorie collégiens, 6^e/5^e

61 L'OS MENT

Chloé Vavon,

2^e prix dans la catégorie collégiens, 6^e/5^e

**LES LÉGUMES DE
MONSIEUR JEAN**

Elisabeth BARTHÉLÉMY

Il a de beaux légumes, Monsieur Jean. Brillants, juteux, colorés. On a envie de mordre dedans à pleines dents. Il faut dire qu'il y met du cœur à les arroser, les désherber, les bichonner comme s'il s'agissait de ses propres enfants.

Hélas, il n'en a pas d'enfant, Monsieur Jean. Son épouse, la gentille Colette, l'a quitté il y a bien longtemps. « Un jour, elle est partie comme ça, j'ai rien compris », répète-t-il lorsqu'on le questionne à ce sujet. Oui, il l'a pleurée au début. Et puis il est passé à autre chose.

Il s'est bien fait aguicher par la Christiane, la veuve du village, mais il n'a pas semblé intéressé. Christiane, quant à elle, trouvait que c'était un beau parti, Monsieur Jean. Sans être amoureuse, elle se disait qu'être mariée au jardinier du château de Champs-sur-Marne, ça faisait classe ! Elle se voyait déjà déambuler dans les allées de tilleuls, se prendre pour une reine ou une marquise en paradant avec Plouf, son jeune labrador qui ne la quitte pas d'une semelle.

Hélas, Monsieur Jean lui a gentiment fait comprendre qu'un remariage était inenvisageable pour lui : « J'ai trop souffert, vous comprenez, quand ma chère Colette est partie ! » lui a-t-il dit, la larme à l'œil. Elle en aurait elle-même pleuré, la Christiane, mais elle s'est vite ressaisie et a choisi de jeter son dévolu sur le boulanger : lui au moins, il n'a pas l'air de faire le difficile ! De plus, la fenêtre de sa chambre donne directement sur une partie des jardins du château, ce dont elle se contente maintenant.

Parfois, elle l'aperçoit, son Monsieur Jean, la bêche à la main, en train de planter ce qu'il a à planter et elle se dit sans regrets que, finalement, il ne sait faire que ça...

On ne lui a d'ailleurs jamais connu d'autre femme que Colette à Monsieur Jean.

Les anciens vous diront qu'ils se souviennent de la Rosine quand il était jeune homme mais avec elle non plus, cela n'a pas duré. Après quelques semaines d'amourette, elle lui a préféré Fernand, son cousin.

Ah ça, il n'a pas eu de chance avec les femmes, Monsieur Jean !

Alors, depuis le départ de Colette, Monsieur Jean ne vit que pour son potager. C'est son père qui lui a appris le métier de jardinier. À sa mort, il a naturellement repris le poste. Les propriétaires du château vous le diront : ils sont très satisfaits de leur jardinier. Non pas qu'ils le connaissent personnellement (on ne s'abaisse pas à parler au petit personnel chez les gens d'la haute) ; en revanche, ils apprécient de déguster d'excellentes cucurbitacées et autres ombellifères dans les potages, ragôts et spécialités culinaires que leur concocte Robert, le cuisinier.

Justement, aujourd'hui, Robert a prévu un menu digne des plus fins gourmets : un velouté de chou-fleur communément appelé Dubarry en hommage à la comtesse et favorite du roi Louis XV. Nul besoin d'évoquer le point de vue quelque peu pudibond de Robert sur la question. Il préfère ainsi se concentrer sur la finesse du mets plutôt que sur son appellation. S'ensuivra un carré d'agneau accompagné de sa mousseline de courgettes et pour clore ce festin en finesse, des pêches rôties au miel.

Ce soir, on reçoit au château : Madame a invité son frère, le comte, son épouse la comtesse et leurs deux enfants, deux espèces de jeunes petits prétentieux mal élevés.

Par conséquent, Robert goûte et re-goûte son potage, rectifie l'assaisonnement de sa mousseline... Rien n'y fait ! Il manque quelque chose mais quoi ? Il en perdrait ses cheveux, s'il lui en restait à Robert, tellement il se creuse les méninges pour rendre son repas succulent.

À force de réfléchir, il sait : de la sauge ! Oui, c'est de la sauge dont ses plats ont besoin ! La dernière fois, lors de la réception donnée en l'honneur de sa fille, Madame s'était régalée avec sa truite meunière subtilement aromatisée à la sauge !

Robert regarde l'heure : le temps est compté s'il souhaite une cuisson parfaite.

Il ne lui reste plus qu'une chose à faire : se rendre au potager. Il prévient Marie, l'aide-cuisinière : « Je vais cueillir de la sauge », lance-t-il avant d'enfiler sa veste et des bottes, plus propices à une promenade dans la terre que ses élégants souliers vernis.

Marie ne dit rien, habituée aux lubies de son patron et consciente de l'importance du détail aromatique pour le dîner de ce soir. Elle va en profiter pour s'avancer en attendrissant la viande. Quelques coups de marteau abattus avec vigueur sur celle-ci lui donneront ce fondant irrésistible.

Elle s'empare de l'outil et tape, tape, tape sur la chair inerte. Lorsqu'elle l'estime suffisamment attendrie, elle se met en quête du couteau réservé à la découpe ; or, chose surprenante, il n'est pas accroché à l'enfilade avec les autres.

Elle vérifie dans l'évier, regarde sur le plan de travail avant de se rendre à l'évidence : il a disparu. « Il faudra que j'en touche deux mots à Robert, se dit l'apprentie, il perd vraiment la tête ! ».

Marie se résout à utiliser un autre couteau moins précis car elle n'a pas le temps d'attendre le retour du vieil homme.

Pendant ce temps, Robert se dirige d'un pas décidé vers le potager, situé au fond du jardin. Lorsqu'il a une idée en tête, il ne l'a pas ailleurs, surtout pour sa cuisine !

N'apercevant pas le jardinier à l'horizon, il se passe de son aval et s'avance un peu plus dans la terre restée boueuse à cause de la pluie de la veille.

Tout à coup, Robert entend comme un grattement. Il se dit que cela doit venir du jardinier qu'il appelle : « Jean, c'est moi Robert, je suis venu vous prendre de la sauge, j'en ai besoin pour le dîner ! » crie-t-il dans l'espoir de voir apparaître son acolyte, en vain. S'enfonçant davantage au milieu des plantations, c'est avec stupeur qu'il aperçoit d'abord une queue noire, puis un museau familier recouvert de terre. « Plouf ! » s'exclame le cuisinier inquiet et légèrement dégoûté. « Sors d'ici, tu vas te faire disputer ! ». Ce n'est en effet pas la première fois que le chien du boulanger s'échappe de sa maison pour aller faire ses besoins canins dans les plantations du jardin. « Cela doit sans doute être plus agréable dans ce cadre » se dit ironiquement Robert qui décidément, ne supporte pas nos amis les bêtes. S'emparant d'une branche, Robert tente de mettre en fuite le labrador, refusant de toucher l'animal à quatre pattes. Il manque juste de tomber, trébuchant sur quelque chose de dur. Par chance, il se rattrape de justesse au cabanon, situé à l'extrémité du potager. Jetant un œil à ce qui lui a valu cette frayeur, il n'identifie pas tout de suite l'objet en question. Il croit reconnaître une espèce de pierre blanchâtre, à l'aspect toutefois singulier. S'approchant davantage, il ne peut s'empêcher d'être surpris par l'incongruité de ce caillou au milieu du potager qui ne semble pas y avoir sa place. Soudain, il étouffe un cri : ce n'est pas une pierre mais un os, ou plus précisément un crâne ! Celui-ci gît, visiblement déterré par le brave Plouf, qui agite la queue au milieu du monticule de terre, tellement heureux de sa macabre découverte.

Refrénant son aversion, Robert se résigne à déplacer l'ossement : « On ne peut pas laisser cela ici, au milieu des légumes ! » s'offusque-t-il. Pensant d'abord à un animal mort, le vieil homme regarde plus attentivement. La

forme lui est plus que familière... Et pour cause ! Ce n'est pas un crâne d'animal mais bien un crâne humain ! Il lâche d'un coup ce qu'il tient dans la main et qui était auparavant rattaché à un corps.

Luttant contre la panique qui l'envahit, il regarde plus attentivement autour de lui et constate que ce n'est pas un crâne que le chien a découvert mais peut-être plusieurs, au vu des petits bouts d'os saillants dépassant de la terre comme s'ils cherchaient à s'extraire de leur dernier logis... Faisant un effort surhumain, il va de l'un à l'autre, parvient à déterrer un autre morceau qui ressemble cette fois... à une jambe ! Le potager s'est transformé en une véritable fosse commune !

Réfléchissant à toute vitesse, il se demande comment ces restes humains ont pu atterrir ici, sans que Monsieur Jean ne s'en rende compte... Avant de prendre conscience d'une évidence : le jardinier ne peut pas l'ignorer ! Monsieur Jean est le seul à travailler la terre, interdisant même l'accès au reste du personnel. « C'est mon espace réservé ! » plaisante-t-il (à moitié) lorsque certaines âmes charitables se proposent de l'aider dans ses tâches quotidiennes. De fait, aucun autre que lui ne peut avoir disposé ces ossements !

Robert va encore plus loin dans son raisonnement : qui dit restes humains dit... cadavre ? A qui appartiennent ces os ? Et surtout : y a-t-il eu meurtre ? Un ? Plusieurs ? Il croit avoir dénombré au moins deux crânes !

C'est vrai qu'on ignore ce qu'est devenu Colette, la femme de Monsieur Jean qui, un jour, est partie sans prévenir... Quant à la jolie Rosine ? Mais cette histoire remonte à loin ! Elle se serait enfuie avec Fernand, son jeune aide-cuisinier de l'époque ! En y repensant, c'était uniquement la version de Monsieur Jean ! Robert a essayé plus d'une fois de retrouver Fernand, ne serait-ce que pour avoir un début d'explication sur sa désertion. Or,

il n'a jamais obtenu de réponse de ses parents qui prétendaient n'avoir eux-mêmes jamais revu leur fils !

« Se pourrait-il que ?.. » se questionne le cuisinier, sous le choc.

« Je dois immédiatement avertir Madame », se dit le brave homme, fébrile, tout en se relevant. Il commence à repartir en direction du château lorsqu'un sifflement l'interrompt dans sa marche.

Il distingue une silhouette familière au loin, derrière les pommiers.

C'est Monsieur Jean qui se dirige droit vers le potager !

« Il ne faut pas qu'il me voie ici ! » panique Robert. Il se glisse aussi rapidement que possible derrière le cabanon, juste avant l'arrivée du jardinier.

Robert retient son souffle, devine que Monsieur Jean se trouve à peine à quelques mètres de lui. Son vieux cœur abîmé bat à cent à l'heure. Il sait qu'il doit se faire aussi discret que possible.

Il entend Plouf aboyer à l'arrivée du maître de céans.

Ce dernier arrête de siffloter d'un coup.

« Alors le chien, on est tombé sur un os ? », susurre Monsieur Jean d'une voix que Robert ne lui reconnaît pas, tout en ajoutant : « ça tombe bien, je trouvais mes tomates moins rouges, j'ai besoin d'engrais bien frais ! ». Robert tremble de tous ses membres malgré lui. Il ose toutefois risquer un œil sans se découvrir.

Il voit alors l'indicible : le discret Monsieur Jean, son collègue de toujours, un couteau de boucher à la main, en train de s'avancer en direction du malheureux Plouf. Le labrador se met à gémir comme s'il comprenait quel sort lui était réservé.

Robert retient son souffle, terrorisé.

À cet instant, suspendant son geste, l'inquiétant jardinier aperçoit les empreintes de bottes laissées par le cuisinier.

Son regard s'arrête sur la cachette du pauvre Robert, l'air mauvais.

Terrorisé, Robert croise le regard de Monsieur Jean et ce qu'il y lit scelle son destin.

Malgré lui, le pauvre cuisinier se dit que ce soir, Madame se passera de sauge au dîner...

En effet, il a vraiment de beaux légumes Monsieur Jean ; brillants, juteux, colorés...



**ET APRÈS, PLUS RIEN NE
SERA COMME AVANT...**

Laurence CONGY

« 50 000 une fois... 50 000 deux fois... 50 000 trois fois... ??

Adjugé, vendu pour 50 000 € à cette dame au chapeau dans la salle. Félicitations Madame ! Lot suivant : il s'agit d'un magnifique secrétaire en marqueterie de style Louis XIV. Mise à prix : 5 000 €... ».

Tandis que le commissaire-priseur enchaînait les enchères, la femme au chapeau, long pardessus gris dont la coupe cintrée laissait deviner une silhouette élancée, mains gantées de cuir, quitta brusquement la salle des ventes. Personne n'avait pu voir à quoi elle ressemblait, son feutre au large bord occultant le haut de son visage. On en devinait cependant les traits, réguliers, avec une bouche aux lèvres pulpeuses parfaitement dessinées. Quelques mèches de ses cheveux d'un noir de jais se lovaient autour de son cou qu'elle avait gracile. La femme semblait pressée et la cadence de ses pas, rapide et fluide, donnait l'impression qu'elle flottait au-dessus du sol. Elle sortit de l'immeuble pour s'engouffrer dans un taxi qui l'attendait devant le 8 King Street, St. James's, London.

Nous sommes le 20 novembre 2013. Christie's, la très réputée société de vente aux enchères londonienne vient de céder un manuscrit extrêmement rare de six pages, rédigé et amendé de la main de son auteur, François-Marie Arouet.

Il est 22 h... Il n'a pas répondu à mon mail de ce matin... sans doute trop de travail. Il faut dire qu'il court sans arrêt, à droite, à gauche, sollicité de toutes parts, car son avis et son expérience sont recherchés et respectés. Mais d'habitude, il prend au moins le temps d'un échange rapide pour me dire qu'il me contactera plus tard, plus longuement. Et cela suffit à me rendre heureuse pour le restant de la journée car je sais qu'il pense à moi. Peut-être fait-il une pause avec sa collègue ? Elle a de la chance de ne l'avoir rien que pour elle, toute la journée, presque toute la semaine, alors que moi...

Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qui m'a pris ? Quand il le saura, voudra-t-il encore de moi ? À plusieurs reprises j'ai voulu lui en parler, mais en me perdant dans ses grands yeux expressifs cachés derrière ses lunettes en titane, le courage m'a fait défaut. Je ne veux pas lui faire de mal, plutôt crever. Pourtant, il faudra que je lui dise... à un moment. Quand je n'aurai pas à affronter son regard. M'écouterait-il en restant silencieux ? Me prendra-t-il la main, comme il le fait souvent, pour la couvrir de baisers et me dire qu'il me comprend et me pardonne ? Si seulement cela pouvait arriver. Et après, plus rien ne sera comme avant...

- « Par ici, plus de lumière, un peu à gauche, non pas comme ça... Lisa, qu'est-ce que t'as foutu avec le maquillage de Svetlana ? Elle brille... On arrête ! Reprise dans deux minutes, le temps que tu fasses correctement ton boulot Lisa ! », vociférait Martin en me jetant un regard noir. « Toi aussi, t'es endormie ce matin ou quoi ? Bouge Laurence ! ».

Il faut dire qu'en effet, en ce matin d'avril 2014, j'étais encore un peu endormie (il était tout de même 6h15). À cette heure matinale, dans les jardins à la française du château de Champs-sur-Marne, la nature semblait émerger, elle aussi, doucement, d'un long et apaisant sommeil. Une brume vaporeuse, annonciatrice de beau temps, enveloppait les ifs taillés en cônes et les parterres de dentelle végétale. Un rouge-gorge téméraire cherchait déjà sa pitance sur les pelouses où les gouttes de rosée scintillaient telles d'innombrables diamants.

Dans quelques minutes, une équipe de tournage dans laquelle je remplaçais l'assistant réalisateur habituel, filmerait une publicité pour une fameuse marque de parfum. Flattenée qu'on ait fait appel à mes services, je n'en étais pas moins stressée car assistante de l'éminent réalisateur,

Martin Villiers, toujours accompagné de son fidèle Rico, un labrador à la robe jaune. Étonnant de voir un chien évoluer sur un tournage en décor naturel sans que personne ne y trouve à redire ? J'aurais dû préciser que Martin était paraplégique (après un grave accident de la route) et que Rico, seul compagnon à ne pas s'être détourné de lui quand il avait perdu son autonomie, lui était devenu indispensable.

- « Oui, tout de suite Martin... désolée ! T'inquiète, j'assume ! », lui rétorquai-je à mon tour en vérifiant que Lisa maquillait bien la top model. Puis, après encore quelques prises ratées et engueulades de Martin, à 9 h 45, images, son, lumière... tout était, enfin, conforme à ses exigences.

- « Tout le monde a mérité une pause-café ! Laurence, tu t'en occupes ? Allez les gars, après, on range et on dégage pour être à midi à Paris », lança Martin.

Je n'avais pas mis longtemps à me rendre sous le barnum qui nous servait de lieu de détente après le travail sur place, afin de préparer boissons chaudes et viennoiseries, bientôt rattrapée par les autres membres de l'équipe de tournage : scripte, directeur artistique, cadreur, perchiste, mannequin, coiffeuse, costumière... Martin, quant à lui, retournait au château récupérer son mobile.

Quand, au bout de quelques instants, un cri strident interrompit nos discussions. Rico le labrador fut le premier à quitter la tente, filant tout droit vers l'orangerie. À quelques mètres à peine de l'if dit « de Bossuet » (arbre remarquable de 76 mètres de circonférence), gisait le corps sans vie de Lisa... une paire de ciseaux à buis plantée dans le dos. N'était-elle pas avec nous tous sous la tente il y a cinq minutes ? Nous l'aurions juré... Je la revois encore en train de se goinfrer de pains au chocolat tout en parlant la bouche pleine, histoire d'attirer encore l'attention sur elle,

notamment celle de Paul... Mais celui-ci l'avait soigneusement évitée, à son grand dam.

Après le passage de la police technique et scientifique pour relever tout indice susceptible de connaître et préciser les circonstances de la mort de Lisa, je m'interrogeai. Moi qui aimais tant les histoires policières, voilà que j'étais dans le scénario de l'une d'elles ! Je décidai de mener l'enquête de mon côté...

Lisa. La petite trentaine, très professionnelle, véritable peste au caractère détestable et détesté. Quand elle s'adressait aux collaborateurs sur le plateau, elle prenait toujours un air condescendant et ironique, notamment avec Martin, qu'elle ne voyait que comme un homme paralysé suscitant de la pitié, et non comme un professionnel émérite reconnu par ses pairs. À plusieurs reprises, Martin ne s'était pas caché pour dire qu'il ne savait pas ce qui le retenait pour lui rouler dessus avec son fauteuil et la faire taire à jamais...

L'air hautain de Lisa et les vexations qu'elle pouvait infliger à ses coéquipiers devaient aussi, sans doute, lui valoir l'antipathie de Paul, le cadreur. Après l'avoir mise dans son lit (tout le monde se demandait ce qu'il avait bien pu lui trouver), Paul avait fini par se rendre compte que Lisa n'était décidément pas faite pour lui. Cependant, la peste, qui avait toujours des sentiments pour lui, ne l'avait jamais accepté. Elle ne manquait d'ailleurs pas une occasion de lui lancer des piques à ce sujet devant nous. L'exaspération provoquée par un trop-plein d'humiliations aurait-elle été suffisante pour conduire Paul au crime ?

Et Rico, pourquoi n'avait-il pas aboyé s'il avait senti une présence étrangère tapie dans l'ombre, attendant sa victime ?

L'accès au château et son parc devant demeurer fermé au public le temps de l'enquête, nous eûmes pour consigne de ne pas quitter les lieux. Confinés jusqu'à nouvel ordre, nous étions cependant autorisés à occuper seulement deux pièces (parmi la vingtaine que comporte le château) au rez-de-chaussée (pour faciliter les déplacements en fauteuil roulant de Martin), avec l'interdiction de toucher à quoi que ce soit. Nous pouvions donc occuper le salon « chinois », dénommé ainsi à cause des peintures réalisées par Christophe Huet en 1748, qui témoignaient du goût prononcé, au XVIII^e siècle, pour un Extrême-Orient imaginaire et fantasmagorique.

Nous pouvions également nous rendre dans la chambre de Gilbert Cahen d'Anvers, petit-fils d'un banquier parisien réputé, qui devint propriétaire du château en 1895.

Tandis que mes collaborateurs, moins inspirés par l'historicité des lieux, prenaient place dans le salon chinois, portable greffé à l'oreille, je flânais dans la pièce féerique. M'approchant plus qu'autorisé de l'un des panneaux décorés, je remarquai qu'une partie de ce pan de mur semblait s'ouvrir, à cause d'un mince et presque invisible filet de forme rectangulaire. Qu'était-ce donc ? Quand je regardais d'encore plus près, je vis une phrase dont les caractères minuscules n'échappèrent pourtant pas à mes lentilles pour myope et presbyte : « *La beauté plaît aux yeux, la douceur charme l'âme* ».

Je décidai de ne parler à personne de ma découverte et je continuai l'exploration de la pièce. Puis, à la nuit tombée, n'y tenant plus, j'avertis Martin, que je craignais, mais qui m'inspirait confiance.

L'homme au fauteuil me regarda d'abord d'un air circonspect, puis il me dit qu'il voulait lui-même vérifier ce que j'avais vu. Nous prîmes donc la poudre d'escampette jusqu'au salon chinois. Devant ledit panneau, Martin m'interrogea :

- « Et tu n'as rien vu d'autre par hasard ? Tant que nous ne sommes pas dérangés, autant profiter d'être seuls ici pour trouver d'autres éléments... bizarres ! », me dit-il dans un sourire.

- « Non, je n'ai rien vu d'autre, mais cela ne signifie pas qu'il n'y a rien d'autre. Prenons chacun un côté de la pièce et ouvrons l'œil ! », dis-je excitée comme une puce.

La providence m'entendit-elle ? Mais à peine nous étions-nous mis en quête, que Martin m'interpela :

- « Eh, regarde sur cette boiserie, cachée au milieu des décors d'arbres et de singes, il y a quelque chose : "*Aimez qui vous aime*". T'avais raison Laurence ! Ce salon est un véritable jeu de pistes littéraire ! », me lança-t-il.

- « Moi aussi, j'ai trouvé une phrase cachée : "*On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas*" », l'interrompis-je.

Forts de ces trois aphorismes, nous étions très heureux, mais sans trop savoir quoi en faire. Quand soudain, la porte du salon s'ouvrit et un inspecteur de police judiciaire surgit pour nous demander de le suivre pour être interrogés. Qu'elle ne fut pas ma surprise en reconnaissant en la personne du policier... Joseph, un ami perdu de vue depuis nos années universitaires. Lui aussi, semblait aussi étonné que moi, mais enchanté de me revoir... Plaisir partagé !

Alors que Martin me précédait, Joseph me retint par le bras pour me saluer et me demander ce que je faisais là. Je lui racontai le remplacement que j'avais accepté aux côtés de Martin, la découverte de la malheureuse Lisa et les phrases secrètes. J'en profitai aussi, au nom de notre vieille amitié, pour lui demander s'il avait déjà une piste conduisant au meurtrier de Lisa. Bien que tenu à une discrétion professionnelle, mais intrigué par les phrases mystères, Joseph m'indiqua qu'un membre de l'équipe avait

vu Paul, peu de temps avant la disparition de Lisa, se diriger vers l'if de Bossuet. C'était tout ce qu'il pouvait me révéler.

Méfiant, je dis à Joseph que j'essaierais de « cuisiner » Paul afin d'en savoir davantage sur sa promenade dans le parc. Mon initiative l'ayant quelque peu inquiété, et n'ayant pas réussi à me dissuader de l'expérimenter, Joseph me donna son numéro (au cas où), que je m'empressai d'enregistrer sur mon vieux portable.

- « Ah, vraiment ? Il t'a dit ça ton pote ? Mais comment est-il sûr que le témoin ne s'est pas trompé ? », me questionna Martin en positionnant son fauteuil face aux portes-fenêtres du salon chinois qui donnaient sur la cour d'honneur, me tournant ainsi le dos.

- « Simplement parce que l'homme portait une chemise, avec l'inscription brodée dans le dos Madagascar, exactement la même que nous avons tous vu portée par Paul depuis le début du tournage au château », répondis-je.

- « Ah oui, il n'y a que Paul pour porter une telle chemise ! », annonça Martin en faisant pivoter les roues de son fauteuil sur leur axe pour me regarder en face. Je te propose d'aller faire un tour du côté de l'if, histoire d'aider ton copain. Peut-être y trouverons-nous un détail qui lui aura échappé ? ».

- « Maintenant, mais il fait nuit... Si quelqu'un nous voyait... On nous a interdit de sortir du château », lui rétorquai-je un peu gênée de trahir la confiance de Joseph.

Mais Martin voulait absolument suivre son idée et, invoquant la présence protectrice de Rico, il me dit qu'il irait seul si j'avais peur. Dans un soupir, et déjà convaincue que j'allais au-devant d'ennuis, je le suivais, non sans avoir vu la voiture de Joseph quitter la cour d'honneur.

La soirée, un peu fraîche pour la saison, offrait à nos yeux d'humains ingrats la beauté enivrante et vertigineuse d'une voûte céleste d'un bleu profond où se détachaient les constellations. Dans les bois sombres qui bordaient le fond du parc, la vie animale, sauvage et nocturne, reprenait ses droits. Ici résonnait le hullement d'une chouette en chasse, là, des cris d'animaux que je n'arrivais pas à identifier s'échappant des fourrés. Le petit cortège que Martin, Rico et moi constituions avançait, éclairé à la seule lumière du téléphone de Martin. Moi, je fermais la marche, parcourue par quelques frissons (le froid ? l'anxiété ?).

Tout à coup, Rico se mit à courir sans aboyer, comme s'il avait détecté une présence amie mais invisible, et disparut dans l'obscurité. Malgré les appels de son maître, Rico ne revenait pas. À ce moment-là, j'eus la certitude de ressentir des frissons... de peur.

Paul nous apparut soudain, comme par magie, Rico à ses pieds. Interdite, aucun son ne pouvait sortir de ma bouche. Martin non plus ne disait rien. - « Alors comme ça, on veut jouer à Sherlock Holmes ? me lança Paul en ricanant. Mais, tu es vraiment trop naïve ma pauvre Laurence ! Pas du tout à la hauteur... n'est-ce pas Martin ? Qu'en penses-tu ? ».

- « Il faut lui pardonner, renchérit Martin à ma grande surprise. Elle donne trop facilement sa confiance... et la voilà piégée la petite ! », m'asséna-t-il.

- « Quoi ? Martin, ne me dis pas que tu es avec lui ? Vous m'avez piégée ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Je vous préviens, j'ai alerté Joseph... », dis-je en espérant intimider mes pseudo partenaires qui avaient vu, comme moi, la voiture de Joseph s'éloigner du château.

- « Personne n'a été prévenu, voyons. Allez, Paul occupe-toi d'elle ! », lança Martin... en se levant de son fauteuil pour le rejoindre.

- « Mais, mais... tu peux marcher ! Tu n'es pas paralysé ? » dis-je éberluée.

- « Ah oui, le truc de l'handicapé qui n'est pas handicapé, ça marche à tous

les coups ! Mais rassure-toi, tu n'es pas la seule à l'avoir gobé. Depuis des années, tout le monde s'apitoie sur mon sort alors que je cours comme un garenne ! C'est vrai que j'ai eu un accident de voiture. C'était en Suisse, mais je m'en suis sorti. Comme j'étais seul au moment du choc, je me suis dit que jouer au pauvre homme paralysé pourrait m'aider dans mes recherches... », poursuivait Martin.

- « Tes recherches ? » lui demandai-je.

- « Allez Martin, dis-lui tout. De toute façon, elle gardera le silence... », indiqua Paul.

Je garderai le silence ? Sûrement pas ! Sauf si... à moi aussi, ils avaient décidé de régler mon compte !

- « La Vallière. Tu sais qui c'était Laurence ? Non ? Alors écoute bien. C'est le nom de l'ancien propriétaire du château de Champs-sur-Marne : le duc Louis-César de La Vallière. Esprit plus ouvert aux pensées des philosophes des Lumières que ses contemporains, il nourrit une sincère amitié avec Voltaire, entretenue par de nombreux et réguliers échanges épistolaires. Mais bientôt la censure rattrapa l'écrivain. Ce dernier demanda au duc de cacher en lieu sûr un certain manuscrit à l'intérieur duquel il avait crypté, à travers de soi-disant fautes d'orthographe, ratures, ajouts, mots barrés... un message à charge contre les Pères de l'Eglise, passible de le condamner à mort. Longtemps, les meilleurs spécialistes de Voltaire crurent ce document auréolé de légendes perdu à jamais... jusqu'à ce que Paul et moi en retrouvions la trace, ici, au château. ».

J'écoutais avec attention le récit de Martin. Tout en sachant que ma vie était menacée par ces deux mystificateurs, je n'en étais pas moins complètement subjuguée par cette histoire... historique !!

Paul poursuivit :

- « Ce que personne ne savait, c'est que La Vallière avait mis dans la confidence Christophe Huet, le peintre du salon chinois... Astucieux, celui-ci eut l'idée d'une cachette bien visible de tous et pourtant invisible ! Sa trouvaille : dissimuler le texte sulfureux de Voltaire derrière les boiseries du salon chinois, où toute la belle société se donnait rendez-vous ! Voltaire, averti et amusé, avait aussi voulu participer, à sa façon, à la duperie générale en introduisant, ici et là, des citations de sa composition que Martin a fait semblant de découvrir par hasard, contrairement à toi, Laurence. Il faut bien reconnaître que tu as eu une chance extraordinaire ! ».

- « Et Lisa dans tout ça ? C'est vous qui l'avez tuée ? Pour quelle raison ? », me risquai-je à leur demander, tout en réalisant que Paul me prenait pour une parfaite idiote. Un peu vexant...

- « Ah Lisa, reprit Martin, ce n'était pas prévu... Sa curiosité l'a perdue. Ce matin, pendant la pause, je me suis absenté, prétextant l'oubli de mon téléphone dans le salon chinois. J'en ai profité pour récupérer le manuscrit bien à l'abri derrière son panneau, puis, je me suis affublé de la chemise Madagascar de Paul, et j'ai filé cacher le document dans le jardin. Mais Lisa m'a vu, ou plutôt a cru reconnaître Paul, à cause de la chemise, et m'a suivi, croyant profiter d'un moment en tête-à-tête avec lui pour le reconquérir. Arrivé devant l'if de Bossuet dans lequel je comptais abriter le manuscrit, le temps de quitter définitivement le château, elle m'a rattrapé et s'est rendue compte de la supercherie.

Bien que ne comprenant rien à la situation, elle m'a menacé de prévenir l'équipe si je ne lui révélais pas pourquoi je m'étais déguisé en Paul... ».

- « De mon côté, répliqua Paul, j'avais aussi quitté le barnum, contraint de changer de vêtements après les avoir tachés, exprès, avec ma tasse de café. C'est en rejoignant Martin que j'ai vu Lisa qui le suivait. Je me suis

alors rendu à l'orangerie pour y récupérer les ciseaux à buis... et je lui ai réglé son compte à cette petite idiote ! Qu'est-ce qu'elle croyait ? Que j'avais été amoureux d'elle ? Non, j'ai profité d'elle pour être pistonné sur le tournage et qu'avec Martin, nous puissions, enfin, concrétiser notre souhait le plus cher : récupérer le manuscrit et le revendre au plus offrant ! ».

Abasourdie par tout ce que je venais d'entendre, je ne m'étais pas rendue compte que, par frottement dans ma poche, l'écran tactile de mon téléphone, resté figé sur le contact de Joseph, l'avait appelé et que celui-ci avait pu tout suivre à distance. Mais après ce périlleux moment, un « bip » sourd et continu signe d'un électroencéphalogramme plat de la batterie, trahit sa présence sur moi.

À une cinquantaine de mètres, je crus voir des lucioles devenir de plus en plus grosses s'approcher de nous. En fait, c'était les lampes torches de la brigade de police, encadrée par la voix de Joseph dans un mégaphone, qui ordonnait aux deux compères de ne manifester aucune résistance et de se rendre.

Dans un élan d'héroïsme final totalement irréfléchi, je me retournai vers Martin qui avait repris le manuscrit caché dans l'écorce de l'if, et lui sautai dessus pour le lui prendre. Je ressentis alors une atroce douleur en plein visage provoquée par un coup de poing magistral envoyé par Paul. Je m'écroulai à terre, un filet de sang chaud s'échappant de mon nez, et sombrai dans l'inconscience...

Cela faisait déjà neuf mois que j'avais quitté mon emploi d'assistante réalisatrice pour me reconvertir en enquêtrice dans une compagnie d'assurances spécialisée dans la lutte contre le trafic de biens culturels et d'œuvres d'art. Martin et Paul couraient toujours, manuscrit de Voltaire

en poche, ayant échappé in extremis à l'arrivée de Joseph au château de Champs-sur-Marne.

Tandis que je finalisais la rédaction d'un procès-verbal concernant une affaire de disparition d'une Vierge à l'Enfant, Joseph (qui, depuis, avait gardé contact avec moi... et je n'en étais pas mécontente !) m'appela pour m'informer d'une macabre découverte en Alsace.

Martin et Paul avaient été retrouvés assassinés. Près d'eux un manuscrit, le *Navicula sive Speculum fatuorum Praestantissimi Sacrarum literarum doctoris Joannis Geiler Keysersbergii* ordinairement conservé à la Bibliothèque Humaniste de Sélestat. Ils l'avaient sans doute subtilisé pour le compte d'un riche collectionneur privé, contre une forte somme d'argent. Mais qui les avait tués et pour quelle raison ? D'autant que le criminel avait sciemment délaissé l'incalculable ouvrage, tel un justicier voulant restituer ce bien précieux à la communauté.

Mes relations avec Joseph s'étaient développées sans même que je m'en rende compte. Nos mails, d'abord. Nos contacts téléphoniques, ensuite. Nos rendez-vous, même de courte durée, rendus possibles dès que nos emplois du temps respectifs le permettaient... jusqu'à ce que son absence, son silence me fassent prendre conscience qu'il m'était devenu indispensable, et que sans sa présence à mes côtés, je n'étais que l'ombre de moi-même...

Lui aussi, je crois, avait trouvé en moi une partenaire à sa mesure. Cultivée, sensible, honnête, sincère, capable de lui donner la répartie sur n'importe quel sujet, et, surtout, de lui redonner la possibilité de faire à nouveau confiance en quelqu'un qui dit l'aimer pour ce qu'il est, sans vouloir le changer...

Nous nous étions donc trouvés l'un l'autre, pansant réciproquement nos blessures intimes.

Il faut que je lui avoue. Je ne lui ai jamais menti jusqu'à présent. Il n'est, de toute façon, pas fait pour les mensonges. Trop pur, trop... lui, unique, admirable, pour mériter cela.

Je ne dors plus. Mon esprit tourmenté m'en empêche. Je pense qu'il s'en est aperçu aussi... L'espace nos rencontres sous des prétextes fallacieux, mais je sais qu'il fait semblant de me croire. Ô sort cruel ! Pourquoi me priver maintenant de ce bonheur si ardemment et si longtemps attendu ?

- « Pourquoi ne m'as-tu rien dit quand il en était encore temps Laurence ? ». Joseph se tenait près de moi, la voix grave, son regard ayant perdu son éclat pétillant habituel quand il le posait sur moi.

Depuis ma garde à vue qui s'était prolongée au vu de la gravité des faits qui m'étaient attribués et de mes aveux, il était venu le plus rapidement possible pour m'éviter de rester seule.

- « À plusieurs reprises, crois-moi, j'ai voulu tout te raconter... mais le courage m'a, à chaque fois, fait défaut. J'avais trop peur de te perdre, que tu ne comprennes pas, que tu ne veuilles plus de moi... », lui répondis-je, les yeux embués de larmes que j'avais jusqu'alors retenues.

- « Tu te rends compte de la gravité de la situation ? Tout aurait pu être évité si tu m'avais fait confiance... poursuivit Joseph. Même avec un bon avocat, tu n'échapperas pas à la prison... Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce que je vais faire sans toi ? ».

Ses mots résonnaient en moi comme autant de coups de gong qui secouaient mon squelette tout entier. Je n'entendais plus que ce son sourd dans ma tête, qui me faisait mal et qui m'empêchait de parler, de lui parler, enfin.

- « Je ne voulais pas en arriver là, je t'assure... Au début, ce n'était qu'une mission qu'on m'avait confié... et puis, ça a mal tourné. J'ai perdu les

pédales parce que je voulais tout arrêter pour débiter une nouvelle vie avec toi. Mais j'ai tout foutu en l'air... » lui répondis-je.

- « Raconte... s'il te plaît. »

- « Mon job en tant qu'assistante réalisatrice, puis en tant qu'enquêtrice pour les assurances... tout ça n'était qu'une couverture. En vérité, je suis une chasseuse ou chercheuse d'héritiers, comme tu voudras. Je travaille pour le compte des descendants de Voltaire qui croient mordicus en l'existence d'un manuscrit crypté par leur illustre ancêtre. Ils m'ont payée très cher pour que je remette la main sur ce texte. J'ai fait des recherches qui m'ont conduite, d'abord chez Christie's pour acheter un manuscrit renfermant des clés de lecture, puis au château de Champs-sur-Marne. J'ai joué les naïves afin de doubler Martin et Paul. Mais un grain de sable a surgi en la personne de Lisa. Tu connais la suite, avec Paul qui n'a pas hésité à la supprimer pour fuir avec le manuscrit que lui et Martin, tous deux férus d'histoire et cupides, avaient aussi pisté depuis de nombreux mois. En intégrant la compagnie d'assurances, je voulais suivre leur piste, car je savais qu'ils essaieraient de revendre le manuscrit, sans en donner la primeur aux Voltaire. Leur acquéreur potentiel leur avait aussi demandé de dérober le manuscrit de Sélestat. C'est là-bas que je les ai rejoints, après t'avoir dit que je serai en déplacement pour constater un vol d'une Vierge à l'Enfant. Alors qu'ils allaient à nouveau s'enfuir, je leur ai demandé de me remettre les deux manuscrits. Ils ont refusé et ont attenté à ma vie. En légitime défense, je les ai abattus pour me sauver. Mais j'ai laissé le manuscrit de Sélestat sur place et j'ai rendu le manuscrit de Voltaire à ses héritiers, sans réclamer ma récompense..., lui avouai-je.

- « Pourquoi ne pas m'avoir dit où tu allais et pour quoi ? J'aurais pu te protéger et les arrêter. Et nous ne serions pas là aujourd'hui... », constata-t-il tout attristé.

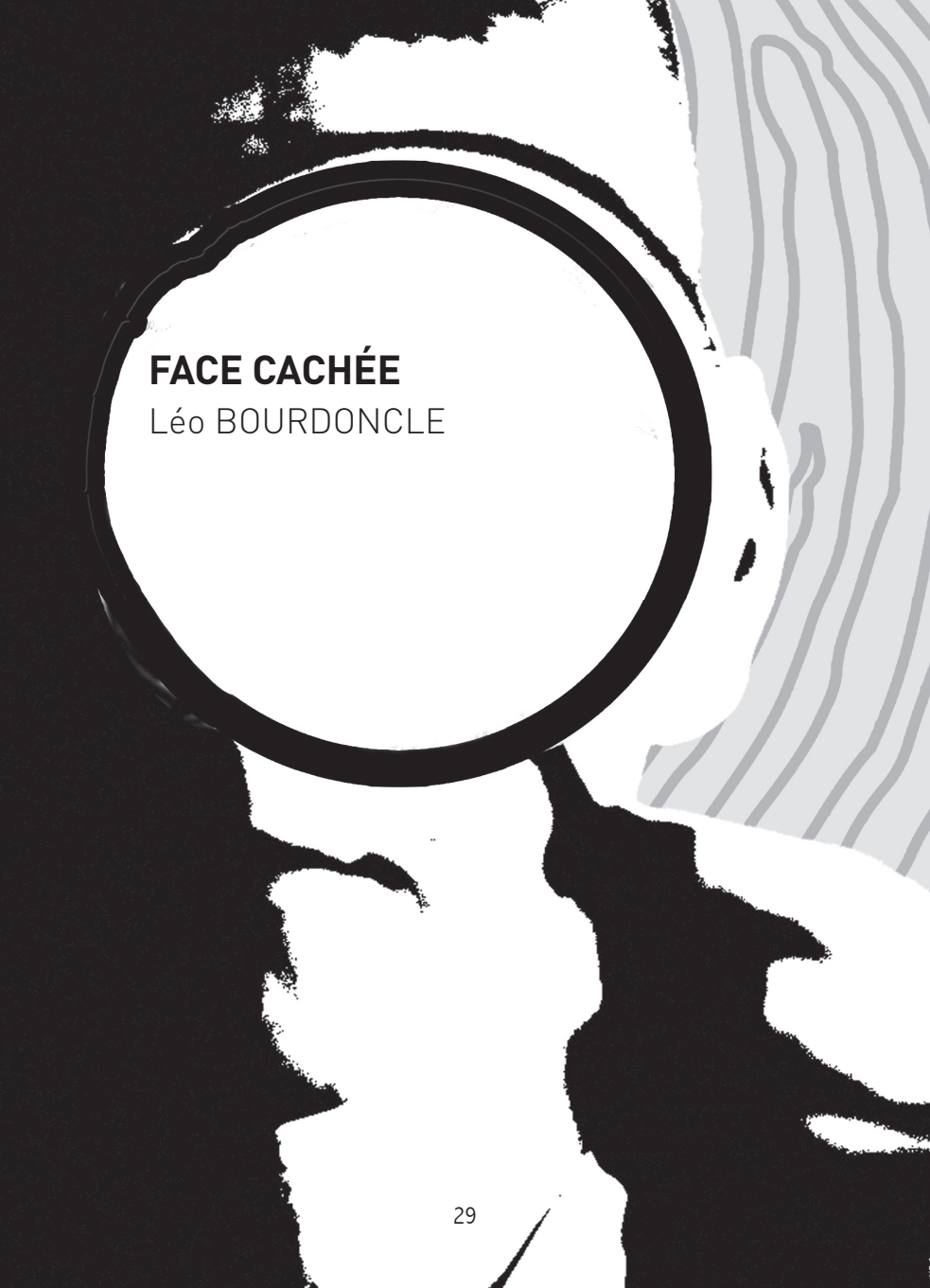
Je demeurais silencieuse. Combien je savais qu'il avait raison ! Mais c'était trop tard pour revenir en arrière. D'ici quelques minutes, je serai déférée auprès du procureur qui décidera des suites à donner.

Cela fait six ans que je vis derrière les barreaux. Sans antécédents et ma bonne conduite aidant, on m'a dit que je pourrai bénéficier d'une remise de peine et sortir d'ici un an ou deux.

Joseph ne m'a pas laissée tomber. Il m'appelle régulièrement et chaque week-end, il me rend visite. J'attends ce moment avec une impatience indicible qui m'a permis de tenir jusqu'ici. De tenir pour lui. Ô comme chaque soir « Je crève d'envie de m'évader seule avec lui, sans faire de bruit, pas vu pas pris, seule dans sa nuit, seule... dans sa nuit... Je ne saurai jamais où vont les mots que l'on garde pour soi, où vont les pleurs quand ils ne coulent pas... ». Tiens, je me surprends à fredonner La petite valse, chanson de Stacey Kent que je lui avais fait découvrir au tout début de nos retrouvailles...

Il aurait pu se lasser de moi, m'oublier dans les bras d'une autre... mais ça, ça n'aurait pas été lui, mon Joseph.

Quand je sortirai, nous irons boire un café au bistrot où nous avons eu notre premier rendez-vous. Ce jour-là, sur la terrasse, même s'il pleut, il y aura un grand soleil pour moi...



FACE CACHÉE

Léo BOURDONCLE

Ce matin-là, comme tous les autres, je me réveille en sueur, des palpitations comme si j'avais couru un marathon. Et cette insupportable migraine qui m'empêche de réfléchir. Je me sens si fatigué, peut-être est-ce dû à ces cauchemars qui se répètent sans cesse nuit après nuit. J'ai l'horrible impression de ne pas être à ma place. Je descends à la cuisine pour prendre mon petit-déjeuner, comme d'habitude, je m'assois autour d'une table vide, mes parents ne sont pas là ; c'est normal, ils sont toujours en déplacement pour le travail ! Leurs absences ne me dérangent plus, je passe la plupart de mon temps à garder les enfants de nos voisins. J'aime jouer avec eux, en particulier à cache-cache au sous-sol où il y a pas mal de recoins.

Je verse une grande dose de céréales dans mon bol de lait. Entre deux bouchées, j'allume la télévision, le journal télévisé a déjà commencé, j'ai encore le temps de l'écouter quelques minutes.

« Après le passage de la tempête Ciara...1 100 élèves seront répartis dans d'autres établissements... Flash spécial ! Des enfants entre cinq et dix ans sont portés disparus, la police régionale de Seine-et-Marne... éviter de laisser son enfant seul... alerter les services de gendarmerie... » Je suis assailli par d'atroces douleurs, ma tête devient lourde, mes yeux picotent, je vois d'étranges lumières... J'éteins le téléviseur, elles s'estompent petit à petit. Cette étrange réaction ne m'étonne presque plus, d'après ce que m'ont dit mes parents, je souffre de ces symptômes depuis qu'ils m'ont adopté, lorsque j'avais dix ans.

Étonnement, ce jour-là, mes parents sont rentrés plus tôt de leur voyage d'affaires, et veulent en profiter pour rendre visite à la famille. Après deux heures de route, ils décident de s'arrêter devant la célèbre forêt de Champs-sur-Marne.

Ma mère me propose d'aller me dégourdir les jambes. Mon père regarde sa montre : dix heures. Il me prie de revenir dans une heure et de prendre Roy avec moi pour qu'il se défoule. Roy est notre chien, c'est un robuste labrador anglais au pelage couleur café qui déborde d'affection.

À l'orée du bois, je distingue un magnifique château, je jette un coup d'œil à mon portable : dix heures trente ; je n'ai pas le temps de l'explorer. Sans que je m'en rende compte, Roy m'a déjà faussé compagnie, j'entends ses aboiements au loin, je me précipite à sa recherche.

Je regarde entre les branches des chênes, une grande muraille entoure le château, je remarque un trou, Roy l'a sûrement emprunté. Je pénètre à mon tour dans l'étroit passage, qui débouche sur un superbe jardin mixte, mélange de jardins à la française et à l'anglaise. J'en reste muet d'admiration, cet espace vert de quatre-vingts cinq hectares réalisé par Le Nôtre a de quoi charmer avec ses fontaines, ses parterres de broderies et ses allées d'arbres taillés en formes géométriques.

Lorsque j'aperçois Roy, je lui hurle : « Je te trouve enfin, viens Roy on doit rentrer, allez viens ! Dépêche-toi ! Qu'est-ce que tu fais, papa et maman nous attendent, mais qu... ». Ma phrase reste en suspens : une petite fille d'environ cinq ans est recroquevillée au pied du bassin de Scylla, elle semble endormie comme un bébé dans le ventre de sa mère. Ses longs cheveux roux m'empêchent de voir son visage.

Une voix m'interrompt. « Je t'attendais, tu es enfin tombé dans mon piège ! » Comme Roy grogne, je prends peur et j'agrippe instinctivement la fillette. Je crie à Roy de vite retourner à la voiture.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine, je ne sais pas vraiment où me diriger mais je suis sûr que le flair de mon chien me permettra d'arriver à destination.

Je fuis en emmenant avec moi la petite fille, elle serre ma main de toutes ses forces, elle est effrayée. J'entends des craquements de brindilles derrière moi, je le vois, il se faufile entre les arbustes et les buissons d'aubépines, à ma poursuite. Il me suit inlassablement.

Je slalome à travers les bosquets, mon sang cogne dans mes tempes, des gouttes de sueur coulent le long de mon visage.

Je continue ma course, je n'ai nullement l'intention de lui céder l'enfant mais je suis ralenti par son poids . Je profite d'un angle mort pour déposer la fillette secrètement derrière un taillis, pour pouvoir la récupérer plus tard.

Je saute par-dessus un buisson et tombe dans un fossé, je ressens un étau se refermer sur mon cou, je me débats de toutes mes forces, j'enchaîne les coups de pieds et les coups de poings. Progressivement, je sens mes poumons manquer d'air, ma vue se trouble. Je m'évanouis.

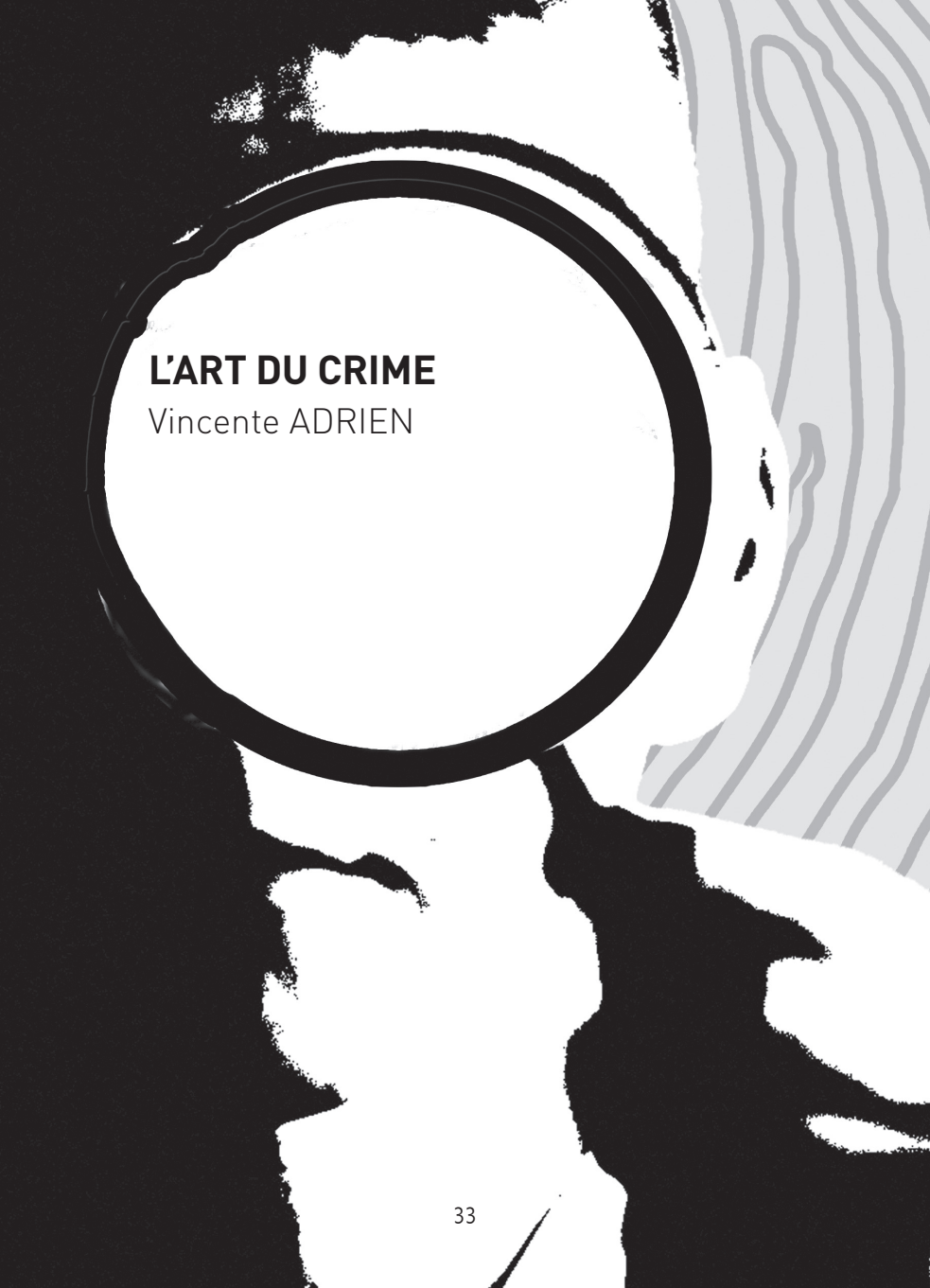
- « Ceci est l'enregistrement du discours que vous nous avez tenu, lors de votre arrestation.

- Je... je ne comprends pas... je suis innocent !

- Je peux vous assurer le contraire, les témoignages de vos parents, qui nous ont aidés à vous capturer, et des enfants que nous avons libérés de votre sous-sol rendent votre culpabilité évidente ».

L'inspecteur prend une voix plus douce, emplie de pitié et d'empathie.

- « Monsieur Beaugrand, je pense qu'il est temps de parler de votre problème. De votre dédoublement de personnalité. »



L'ART DU CRIME

Vincente ADRIEN

Étrange découverte dans les jardins du château de Champs-sur-Marne, il est dix-neuf heures, et le taxi que m'avait envoyé M^{me} Dubois me dépose devant les jardins. Je viens juste d'arriver au rendez-vous donné par M^{me} Dubois et je découvre devant le château sept personnes. Je m'approche du petit attroupement d'un pas pressé : à voir le regard que me jettent les invités, il semblerait que je sois la dernière à arriver. En m'approchant je vois M^{me} Dubois et reconnais la plupart des invités. Ils tiennent tous une coupe de champagne en se lançant des regards noirs. M^{me} Dubois sourit en me voyant arriver et me tend une coupe. Elle porte une élégante combinaison noire et un collier de perles. Elle a ramené ses cheveux clairs et ondulés sur son épaule et son rouge à lèvres est vif.

« Bonjour M^{me} Bruhière, on vous attendait pour commencer à expliquer ce que vous allez voir dans l'exposition. Je ne vous présente pas les personnes qui vont vous accompagner pendant cette visite, car je pense que vous vous connaissez déjà toutes assez bien, me dit-elle avec classe.» Je dévisage les personnes qui m'entourent et en effet je les connais toutes. Je remarque tout d'abord que M. Dubois accompagne sa femme dans cette exposition. Comme d'habitude il semble dépassé par ce qui l'entoure. Il est brun et a déjà des cheveux blancs, il a aussi un visage assez allongé et porte une veste blanche et un pantalon noir. Depuis le temps que M^{me} Dubois m'invite à ses expositions, j'ai constaté que M. Dubois était un incompetent et se contentait d'écouter sa femme sans avoir la moindre idée de ce qu'elle racontait. A vrai dire je ne vois pas ce qu'elle lui trouve car c'est une femme très talentueuse et qui n'a même pas d'argent à lui envier car elle est déjà riche de sa réussite tandis que lui pourrit dans son échec. Mais à part ça, je vois qu'il y a M^{me} Roussel, une galeriste d'art contemporain d'une cinquantaine d'années, brune

aux racines grisonnantes. Je l'ai déjà interviewée plusieurs fois et elle apprécie de me faire part de quelques potins non vérifiés, ce qui m'oblige à éviter cette personne trop commère à mon goût. Elle porte des lunettes avec une monture papillon qui la vieillissent de dix ans, et de petites rides apparaissent aux coins de ses yeux. Je reconnais M. Charpentier, sur qui j'avais fait plusieurs articles et qui, quand j'étais plus jeune, m'avait laissé faire un stage dans ses bureaux. C'est un homme d'affaires très célèbre ainsi qu'un grand collectionneur. Il a une fondation d'art contemporain et finance énormément d'expositions comme celle-ci. Il a environ quarante-cinq ans, des cheveux courts et bien coiffés et m'avait toujours semblé sympathique au premier abord, mais il a été un véritable tyran avec moi lors de ma période de stage. Ensuite, je vois M. Lorent, un homme de cinquante ans assez gros avec des cheveux roux, une grande moustache et un bouc. C'est un commissaire-priseur de Seine-et-Marne et les œuvres qu'il conserve dans son hôtel des ventes sont connues pour disparaître mystérieusement. Je fais donc beaucoup d'articles grâce à lui, mais cet homme est un déchet humain. Toutes les fois où je l'ai côtoyé il était ivre et aujourd'hui, ce n'est pas mieux. Il est rouge et son visage est tout suintant. Il ne semble pas très à l'aise dans son costume bleu foncé et regarde dans le vide avec un air hagard. Pour finir, il y a M^{me} Blanca, une fille de vingt-cinq ans, grande et blonde. C'est la rédactrice de la page culture du magazine de mode « Mode et Culture » qui n'y connaît strictement rien en art contemporain. J'ai eu le courage une fois de lire un de ses articles et celui-ci était médiocre et sans aucune recherche culturelle. Je suis étonnée d'ailleurs que M^{me} Dubois, qui est assez rigoureuse dans le choix des personnes qui travaillent avec elle, ait choisi cette femme qui n'apporte aucun avis constructif sur ce genre d'exposition.

- « Je vous convie pour cette « avant-première ». La visite a lieu dans neuf pièces du château et est composée d'œuvres contemporaines assez variées qui sont en rapport avec la vie des artistes, explique M^{me} Dubois..»

Nous sommes tous attentifs, mais il y a quelque chose qui me semble bizarre et je ne peux m'empêcher de le faire remarquer :

- « Mais nous ne sommes que cinq invités ? »

M^{me} Dubois me sourit de nouveau et me répond :

- « Voyez-vous, je pense qu'une visite comme celle-ci sera plus agréable s'il y a peu de monde.

- « En quoi cette visite est-elle différente d'une autre ? demande M^{me} Roussel..»

M^{me} Dubois tourne la tête vers elle et lui adresse un autre sourire, cette fois sarcastique.

- « Vous verrez bien... Mais ne nous attardons pas sur ce sujet, je disais donc que cette exposition possède une pièce maîtresse qui a été prêtée par un collectionneur américain, mais nous en reparlerons plus tard. Je vous propose de commencer la visite maintenant que tout le monde est là..»

Nous nous dirigeons vers le château. Une fois à l'intérieur, je suis face à une entrée gigantesque avec un sol en carrelage noir et blanc et d'immenses fenêtres aux rideaux rouges. Une table est posée contre un mur et sur celle-ci se trouve un panier d'osier que M^{me} Dubois prend.

- « Avant de commencer, je vais vous demander de me remettre vos téléphones portables. Je n'aimerais pas que vous soyez distraits par ce genre de choses, nous ordonne-t-elle gentiment en tendant le panier vers nous pour qu'on y dépose notre appareil.»

- Mais je prends des notes sur mon téléphone pour écrire mes articles »

proteste M^{me} Blanca.»

M^{me} Dubois récolte tous les téléphones et lui répond :

- « Vous ne pouvez pas écrire sur un carnet ? »

M^{me} Blanca semble vexée, mais glisse, malgré tout, son téléphone dans le panier. M^{me} Dubois me le tend et me demande :

- « Pouvez-vous m'accompagner pour les mettre dans le coffre dans la pièce d'à côté ? Je ne voudrais pas que quelqu'un les vole. »

Elle insiste bizarrement sur ce mot. Je la suis dans la pièce d'à côté, c'est un petit salon au décor doré et sur une table basse se trouve un coffre capable de contenir le panier d'osier. Elle ouvre le coffre en me dissimulant la combinaison et je mets le panier à l'intérieur. Elle s'apprête à refermer le coffre, quand elle semble se rappeler quelque chose. Elle sort de sa poche un carnet noir, disant pour elle-même : « Toi il ne faut pas que je t'oublie » et elle le glisse avec les téléphones.

En retournant dans l'entrée, je remarque qu'en haut de chaque fenêtre il y a des caméras. M^{me} Dubois nous distribue un plan et nous nous dirigeons vers la première pièce de la visite. On entre dans une grande salle aménagée, des tableaux sont exposés dans toute la pièce.

- « Vous pouvez voir ici un tableau de John Ronson, c'est un artiste très réputé et ses œuvres sont malheureusement souvent copiées. L'imagine que vous devez être au courant, M^{me} Roussel », dit M^{me} Dubois.

Nous nous tournons tous vers l'intéressée qui nous regarde à tour de rôle, l'air étonné.

- « Car je devrais être au courant ? demande finalement M^{me} Roussel. »

M^{me} Dubois affiche de nouveau son sourire artificiel et angélique et répond d'un ton innocent :

- « Et bien je pensais qu'en tant que galeriste et conservatrice d'œuvres, vous aimiez vous renseigner sur ce genre de choses. »

Une fois passée dans l'autre pièce, je remarque que notre ivrogne de service a disparu. Il est sûrement allé dormir un peu. M^{me} Dubois nous montre un tableau abstrait.

- « L'auteur Johnass Stones est un ancien receleur d'œuvres d'art et ce tableau montre le cercle vicieux dans lequel il s'est retrouvé à l'époque. C'est triste de vivre ça, vous ne pensez pas M. Lorent ? » dit-elle en le cherchant du regard. Les invités font de même.

- « Je crains qu'il ne soit parti, vous ne pourrez pas le dénigrer », je réponds avec un ton ironique qui me vaut un regard noir de la part de M^{me} Dubois.

- « Il faut que je le retrouve, ce serait dommage qu'il loupe la suite. Mon mari va continuer avec vous pendant ce temps », annonce M^{me} Dubois un peu agacée. Entendant qu'on parle de lui, M. Dubois, qui était en train d'admirer pensivement une sculpture à l'autre bout de la pièce, se rapproche de nous. Il nous dévisage tous avec étonnement.

- « Mais où est passé M. Lorent ? » demande-t-il. Sa femme soupire, désespérée, et lui répond :

- « Contente-toi de continuer la visite le temps que j'aille le chercher ! »

M^{me} Dubois s'éclipse, nous laissant avec cet homme complètement paumé. Il nous sourit bêtement avant de nous conduire dans la pièce suivante. Là, il débute ses explications chaotiques. M^{me} Roussel se penche alors à mon oreille et me chuchote :

- « Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais vous ne trouvez pas que M^{me} Blanca semble bien connaître M. Dubois ? »

Je me tourne vers mon interlocutrice, perplexe, mais il est vrai que quand on voit la façon gênée que M^{me} Blanca a quand M. Dubois lui parle, cela

paraît évident. M^{me} Roussel semble fière de sa remarque et me sourit méchamment. Cette femme m'épate, c'est presque une maladie chez elle de se mêler de la vie des autres, mais je ne peux pas m'empêcher de rentrer dans son jeu.

- « Vous avez raison ils semblent même très proches, » lui dis-je.
- « A vrai dire je me suis laissé dire qu'ils avaient une liaison », ajoute-t-elle, quand un grattement de gorge me fait sursauter. En me retournant, je vois M. Charpentier qui nous dévisage sévèrement.
- « Vous ne pensez pas que vous aussi vous avez vos petits secrets mesdames ? » demande-t-il avec une pointe de sarcasme. Le sourire de M^{me} Roussel s'efface d'un coup comme si elle réalisait quelque chose. Elle s'apprête à répliquer mais la voix de M. Dubois, qui nous demande de nous diriger vers l'autre pièce, retentit.

Une fois à l'intérieur, M. Dubois reprend son discours ennuyeux et mal recherché. M. Charpentier commence à s'agacer et lâche de profonds soupirs, seule M^{me} Blanca est pendue à ses lèvres. Moi j'essaie de rester concentrée sur mes plans.

- « Vous ne pensez pas, Monsieur, que l'on devrait faire une pause dans la visite ? » propose M. Charpentier avec mépris. Le pauvre M. Dubois est pris au dépourvu.
- « Mais il ne reste qu'une pièce et la visite sera finie, » dit-il un peu embarrassé.
- « Une pause peut nous faire du bien, je n'arrive plus à me concentrer. » Je tente de le convaincre, ce qui fonctionne.

M. Charpentier, en bon gentleman, nous tient la porte et M^{me} Blanca sort la première de la pièce, suivie de près par M. Dubois. M^{me} Roussel se rend dans la salle numéro 3, et moi, je me dirige vers une autre pièce qui n'est

pas réservée à la visite. Quand soudain, j'entends quelqu'un crier. Nous nous précipitons dans les escaliers et nous trouvons M. Lorent affalé sur les dernières marches. Il fixe M^{me} Blanca, effrayé.

- « Qu'y a-t-il ? » crie l'endormi, la bouche pâteuse. M^{me} Blanca qui s'est réfugiée dans les bras de M. Dubois reprend sa respiration.

- « Je pensais que vous étiez mort, » souffle-t-elle.

- « Mais bon sang, que faites-vous ici ? » gronde l'homme d'affaires.

M. Lorent se frotte l'arrière de la tête puis passe sa main sur son visage, avant de se relever.

- « J'étais fatigué et j'ai voulu trouver un endroit pour piquer un petit somme, » répond-il.

- « Dites plutôt que vous étiez ivre monsieur, comme d'habitude, » lui fais-je remarquer. M. Lorent me fixe avec une rage bouillonnante dans les yeux et notre guide le remarque (pour une fois qu'il remarque quelque chose).

- « Je pense qu'il vaut mieux que l'on finisse la visite rapidement, » intervient-il.

M. Lorent approuve d'un signe de tête et nous nous rendons vers la dernière pièce de cette visite affreuse. Devant la porte, M. Dubois s'arrête.

- « Alors, dans cette salle se trouve la pièce maîtresse de cette exposition. Je vous laisse entrer en premier pour admirer ce chef d'œuvre, » annonce-t-il fièrement en ouvrant la porte.

Je suis la première à pénétrer dans la pièce, et sur un socle je vois le corps de M^{me} Dubois inerte. Je me retiens de pousser un cri, mais M^{me} Blanca qui rentre juste après ne fait pas de même. Les autres invités se précipitent dans la salle, M. Lorent et M^{me} Roussel affichent une grimace en entrant, mais les visages de M. Dubois et de M. Charpentier semblent impassibles.

- « Sommes-nous sûrs au moins qu'elle est vraiment morte ? » demande M. Charpentier avec sarcasme en regardant M^{me} Blanca.

Je m'approche du corps pour prendre son pouls. Je vois des marques sur son cou. Quand je pose ma main sur sa jugulaire, je ne sens aucune pulsation.

- « Elle est morte... » dis-je sans exprimer aucun sentiment. M^{me} Blanca commence à paniquer.

- « Et la statue a disparu, elle était sur ce socle, » fait remarquer M. Dubois avec un pincement d'angoisse dans la voix.

- « Je veux rentrer chez moi ! » crie M^{me} Blanca.

Je suis de son avis mais je ne peux pas rentrer chez moi car je suis venue en taxi.

- « J'aimerais bien moi aussi, mais M^{me} Dubois m'avait réservé un taxi, » dis-je d'un ton monotone.

Tous les invités s'observent alors, chacun avec une ombre d'angoisse sur le visage. M. Charpentier me regarde gravement.

- « Nous sommes tous arrivés en taxi Madame, » me dit-il finalement.

- « Même nous, » signale M. Dubois en parlant de sa femme et de lui.

- « Mais cette sculpture, elle représente quoi ? » demande M^{me} Roussel l'air intéressé.

- « Sa disparition pourrait être en lien avec la mort de M^{me} Dubois, » ajoute M. Charpentier.

- « Cette statue a été prêtée à l'exposition par le célèbre collectionneur new-yorkais William Johnson. Il l'a acquise il y a 15 ans pour la somme de 5 000 000 de dollars et ne l'a jamais exposée depuis. C'est une œuvre de l'artiste américain James Browning qui l'a sculptée en hommage à son labrador décédé dans des circonstances dramatiques. Elle le représente de façon abstraite. Sa valeur est inestimable, » sanglote M. Dubois.

- « Cela peut effectivement expliquer le meurtre de M^{me} Dubois, par celui qui a voulu s'emparer de la statue, » conclut M. Charpentier.

- « Je n'en suis pas si sûr, » lâche M. Lorent entre deux hoquets. « Il y a peut-être une autre explication. Nous avons tous eu la possibilité de tuer M^{me} Dubois et tous pour de bonnes raisons. »

L'éclair de lucidité de M. Lorent me surprend et je me rappelle alors du petit carnet que M^{me} Dubois avait glissé dans le coffre et des réflexions accusatrices qu'elle nous avait faites, à moi, M^{me} Roussel et M. Lorent. Serait-il possible que ce carnet renferme des secrets que nous ne voudrions pas dévoiler ?

- « Je suis d'accord avec M. Lorent, M^{me} Dubois semblait bien mieux nous connaître que ce que l'on croyait, » dis-je finalement.

Les visages semblent troublés et chacun se dévisage comme si un énorme secret pesait sur tous.

- « Mais il faut de toute façon appeler la police, donc autant essayer de récupérer nos téléphones, » remarque M^{me} Roussel.

Nous nous précipitons dans la salle où se trouve le coffre-fort de M^{me} Dubois. M. Dubois tente tant bien que mal de l'ouvrir, mais il n'y a rien à faire.

- « Peut-être devrions-nous nous rendre à la loge des gardiens pour téléphoner sur la ligne fixe, » propose M^{me} Blanca.

Cette proposition me fait réaliser que, depuis mon arrivée, je n'ai vu aucun gardien et que malgré les caméras installées dans chaque pièce, personne n'a réagi aux images du meurtre de M^{me} Dubois.

Je fais part de ma constatation à l'assemblée, ce qui provoque encore un peu plus de panique dans le groupe.

- « Si tous les gardiens ont disparu, il est possible que nous soyons tous en danger. Il faut prévenir la police ! » hurle M^{me} Blanca au bord de la crise d'hystérie.

- « Il vaudrait peut-être mieux l'éviter, car s'il y a enquête, nos secrets risquent d'être dévoilés. Je propose de faire disparaître le corps, » fait remarquer M. Lorent dont la lucidité semble bancale.
- « Comme je viens de le dire il y a des caméras partout, » rappelé-je.
- « Le meurtre a forcément été filmé, faire disparaître le corps nous rendrait complices du meurtrier. »
- « Oui et parlez pour vous mon cher ! Personnellement je n'ai rien à me reprocher, » dit M^{me} Roussel d'un ton péremptoire.
- « En êtes-vous certaine ? Il y a pourtant eu des soupçons concernant votre galerie, » lance M. Charpentier.
- « Et le dernier article du « Petit Seine-et-Marnais », ne parlait-il pas de votre participation à un trafic d'œuvres d'art ? » rétorque M^{me} Roussel.
- « A qui profite le crime ? » marmonne M. Lorent parlant pour lui-même.

M. Dubois qui s'est appuyé sur le bord de la table relève la tête, étonné.
 -« Que racontez-vous ? » lui demande-t-il perplexe.

M. Lorent se tourne vers lui et lui répond en marchant dans la pièce :

- « Et bien, il est évident qu'on a tous pu tuer, nous avons tous un mobile et on en a tous eu le temps et... »
- « Je ne vous permets pas ! » s'offusque M. Dubois, et si vous continuez dans cette voie je vous promets que... »

Voyant que l'ambiance devient vraiment hostile et souhaitant à tout prix éviter qu'un autre meurtre ait lieu, je décide de calmer tout ce petit monde.

- « S'il vous plaît ! Je pense que nous sommes tous très nerveux. Un vol et un meurtre ont eu lieu dans ce château pendant notre visite. » M. Lorent semble vouloir que l'un d'entre nous soit le coupable, mais ce n'est pas à lui de mener l'enquête. Il faut à tout prix que nous puissions joindre la

police et, comme l'a fait remarquer M^{me} Blanca, nous sommes à l'heure qu'il est, peut-être tous en danger.

Sur ces paroles, des bruits de sirène retentissent au loin, puis la lueur de gyrophares clignote.

- « La cavalerie arrive ! » s'esclaffe M. Lorent.

Le commissaire nous a tous réunis dehors. Je remarque à l'arrière d'une voiture un homme qui m'est inconnu et qui semble menotté. Les services de secours sortent du château avec une civière.

- « Vous ne nous posez pas de questions sur le meurtre de M^{me} Dubois ? » demandé-je un peu étonnée de la situation.

- « A quoi bon ? Nous avons déjà des aveux, » me répond-il.

Voyant que je ne comprends pas où il veut en venir, il reprend ses explications :

- « L'homme que vous voyez dans la voiture est le gardien en chef du château. Il s'est présenté au commissariat dans la soirée en prétendant avoir tué M^{me} Dubois. Cette dernière avait découvert, il y a une semaine environ, qu'il volait dans les caisses du château et le faisait chanter. Il n'a pas supporté l'acte terrible qu'il a commis, et a décidé de se rendre directement à la police.

- Je ne comprends pas bien ce qu'elle pouvait tirer du gardien, elle qui n'avait besoin de rien, » fais-je remarquer.

- « A vrai dire M^{me} Dubois était un maître chanteur compulsif. Elle faisait chanter tous ceux qui pouvaient être extorqués. Suite à plusieurs plaintes, nous avons constitué un dossier sur elle et nous allions bientôt l'arrêter.

- Est-ce que toutes les victimes sont connues ? » demandé-je. Sachant que

si nos secrets étaient dévoilés, ce serait légèrement embarrassant.

- « Nous n'avons que le nom de ceux qui ont porté plainte. Après, nous comptons sur la perquisition de sa maison.

Je fais aussi remarquer au commissaire qu'une statue a disparu, car il n'a pas l'air de s'en préoccuper.

-« Cela faisait partie de la mise en scène du gardien qui trouvait que le futur emplacement de la statue était propice à déposer le corps de sa victime. La statue devait être exposée dans deux jours. Pour l'instant, elle est dans un coffre. »

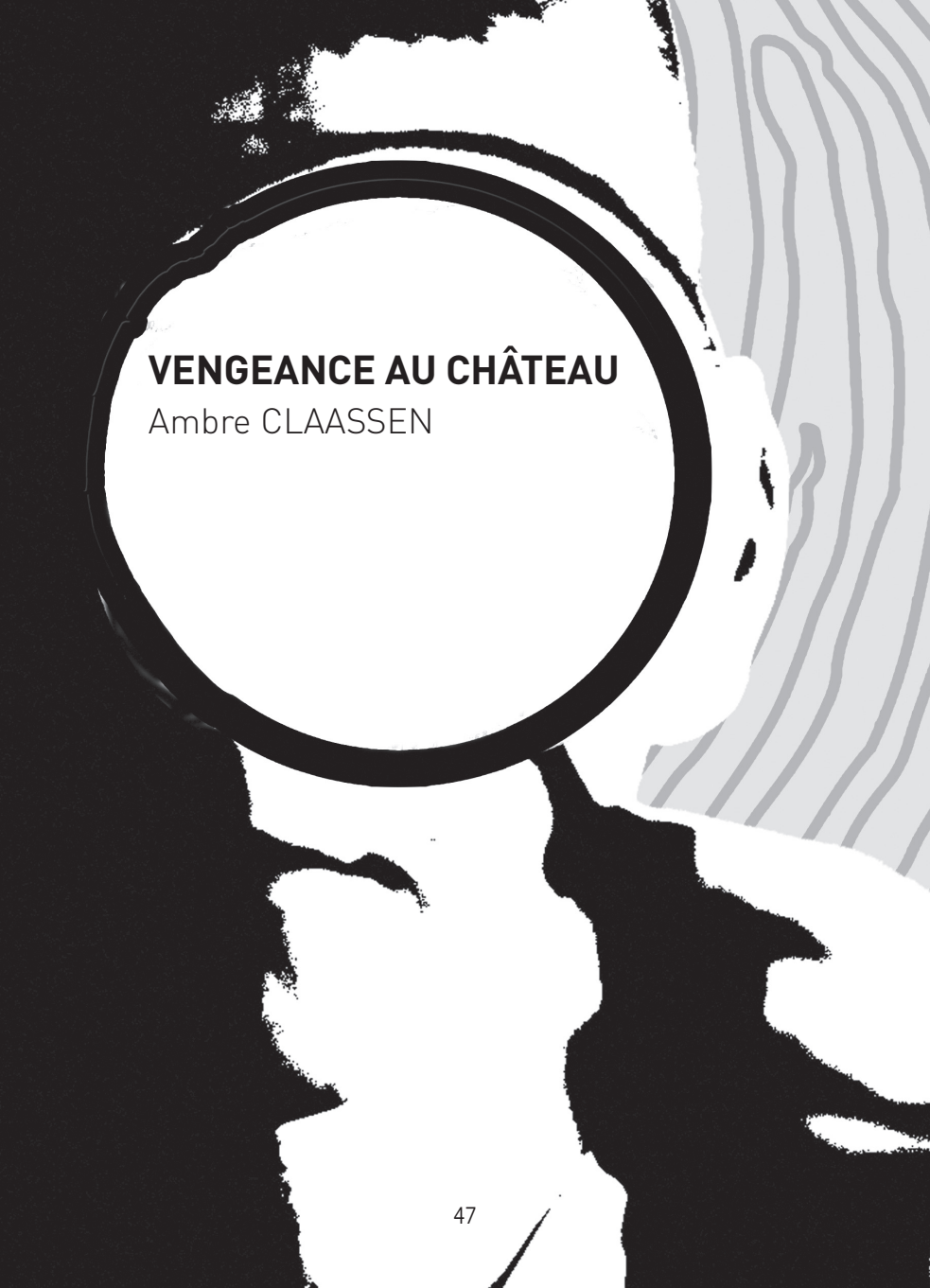
Je repense alors à la nullité de M. Dubois, qui n'est même pas capable de se souvenir qu'une pièce à 5 000 000 de dollars ne soit pas encore exposée dans sa propre exposition.

- « Et les caméras ? Et les gardiens ? » poursuis-je.

- « Le gardien avait trouvé le prétexte de son anniversaire pour faire boire un verre à tous ses collègues, et bien évidemment il y avait des somnifères dedans. On les a tous retrouvés endormis dans sa loge. »

Un policier se rapproche de nous, en nous annonçant qu'ils ont réussi à ouvrir le coffre, et que l'on peut récupérer nos téléphones.

- « Je dois aussi récupérer mon carnet, » ajouté-je soulagée.



VENGEANCE AU CHÂTEAU

Ambre CLAASSEN

Prologue

Voici ce que je vous aurais dit avant d'avoir fait une drôle de découverte dans les jardins du château de Champs-sur-Marne. Je m'appelle Jake Danti et j'ai 15 ans. Je n'ai pas la vie dont tout le monde rêve. Ma mère est morte quand j'avais 12 ans. Mon père a refait sa vie depuis un an avec Christiane, sa petite amie qui a une fille Adèle. Adèle a 8 ans et même si ça fait un bout de temps que j'habite avec elle et sa mère, je ne les supporte pas. Comment, comment Christiane peut-elle penser qu'elle remplacera ma mère et comment peut-elle imaginer que je vais bien m'entendre avec sa fille ?! Comment mon père peut-il oublier si vite maman et la remplacer si rapidement alors que moi je ressens encore une douleur si intense ?

Mercredi 1^{er} avril

14h30

J'écoute de la musique sur mon iPod. Je suis dans ma chambre. Quelqu'un frappe à la porte. C'est Christiane. Elle est entrée sans que je lui en donne la permission ! Elle m'énerve ! Elle me dit :

- « Jake, ma mère nous invite chez elle pour les vacances de Pâques. Il faudrait que tu fasses ta valise, on part vendredi. »

Simone, la mère de Christiane, est gentille, quoiqu'un peu intrusive. Elle me pose tout le temps des questions auxquelles je ne veux pas répondre. Elle est plutôt en forme pour son âge, la preuve, elle est la directrice du château de Champs-sur-Marne. Elle est très drôle et quand je lui parle je me sens écouté et compris, bref je me sens bien. J'enlève mes écouteurs.

- « Ouais, c'est cool. Je n'avais rien de prévu pendant les vacances de toute façon.

- Je suis contente que ça te plaise ! Tu pourras en profiter pour t'amuser avec Adèle.

- Désolé quelqu'un m'appelle. Tu peux partir s'il te plaît. ? »
Et elle repart la mine consternée.

18h

Le mercredi c'est moi qui prépare le repas, ce que je fais après mes devoirs. Au dîner quelque chose me déplaît : personne ne parle, papa ne nous raconte pas sa journée, Adèle ne parle pas de ses copines et Christiane ne nous explique pas les vertus de la méditation (j'avoue que ça fait du bien à mes oreilles) mais je trouve ça bizarre. Quand je finis mon dessert et que je m'apprête à sortir de table, mon père me dit :

- « Jake il faut qu'on parle !
 - Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai de bonnes notes et je n'embête plus mes profs !
 - Ce n'est pas ça le problème. Nous voudrions que tu fasses des efforts... ».
- À ce moment-là, Adèle se précipite dans sa chambre sans avoir fini son plat. Je comprends que cette discussion était prévue depuis longtemps et que je n'ai rien vu venir. Mon père reprend :
- « Vis-à-vis d'Adèle et de Christiane. Tu te comportes vraiment mal et nous espérons que ce séjour en famille te changera ! ».

Son ton est sec et blessant, je pars dans ma chambre sans dire un mot en pensant très fort que l'homme qui vient de me parler n'est pas mon père car mon père m'aurait compris et soutenu, lui !!

Vendredi 3 avril

Le vendredi soir, nous partons chez Simone à bord de la Mini de Christiane, un peu serrés mais heureux.

22h

Nous arrivons enfin au château de Champs-sur-Marne. Simone nous accueille à bras ouverts, nous offre des bonbons et d'autres sucreries.

23h13

Après avoir parlé de tout et de rien, nous allons nous coucher.

Samedi 4 avril

Aujourd'hui, c'est journée détente. On ne fait rien, donc pour ne pas m'ennuyer, après mon petit déjeuner, je fais mes devoirs et ensuite je vais me promener. Dans les jardins, je croise un garçon plutôt petit, avec des cheveux noirs, accompagné de son chien. Celui-ci vient me voir et je le caresse. Son maître ressemble un peu à mon cousin même s'il a l'air d'avoir mon âge. Je décide d'engager la conversation. Il s'appelle Gabin. Au fur et à mesure, je constate qu'on a beaucoup de choses en commun et je pense que nous pourrions devenir amis car il est drôle et gentil. Son chien Teddy, un labrador de couleur crème est très docile et affectueux. On regarde des vidéos et on passe toute la journée ensemble. Nous nous donnons rendez-vous au parc le lendemain.

Dimanche 5 avril

Pas de nouvelles de Gabin. On s'était donné rendez-vous à 9 h 30 pour passer la matinée ensemble mais il est 11h et je n'ai aucune nouvelle, même pas un message !

12h

Quand je rentre, Simone semble soucieuse. Je lui demande alors ce qu'il y a et elle me répond que je ne dois plus sortir jusqu'à nouvel ordre.

13h

Adèle rentre dans la chambre qu'on partage et elle me dit :

- « Jake, j'aimerais te proposer quelque chose...

- Quoi ?!
- Eh bien je sais que tu connais Gabin et ce qui rend mamie soucieuse c'est la disparition de ton ami...
- Ah ah très drôle ta blague ! J'ai failli y croire !
- Je ne rigole pas ! Gabin Muller a disparu hier soir ! C'est un guide qui fait visiter le château pendant les vacances pour gagner un peu d'argent et qui habite en Normandie. Personne ne l'a vu dans les gares alentours. Donc il n'a pas pu partir comme ça. Je te propose qu'on enquête ! ».
- Je suis sidéré car Gabin a disparu et Adèle veut enquêter !
- « Ce n'est pas tout. Hier, en allant à la médiathèque Ru du Nesles qui est à 4 minutes du château, j'ai fait une découverte...
- Ça m'intéresse si c'est en rapport avec Gabin. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé !
- Laisse-moi finir alors ! J'ai découvert un carton dans lequel il y avait des tas de revues et quand j'ai voulu en prendre une, un employé est venu me voir pour me dire que je ne pouvais pas les lire car elles étaient destinées à la poubelle. Je lui ai demandé pourquoi et il m'a répondu que les revues contenaient des informations sur le château qui ne devaient pas être dévoilées au grand public. Ensuite, conscient qu'il m'en avait trop dit, il a déplacé le carton mais j'ai eu le temps d'apercevoir où il l'a mis et quand tous les employés ont eu le dos tourné je les ai prises. Tiens, les voilà ».
- Quand je vois les revues, je ne comprends pas tout de suite pourquoi elles intéressent Adèle. Elles parlent de souterrains qui se trouveraient sous les jardins du château mais je ne vois pas vraiment en quoi cela pourrait nous aider. Devant mon air hébété, Adèle affiche un regard d'incompréhension puis reprend :
- « Tu ne comprends pas on dirait.
- Bah, je comprends les articles mais pas vraiment à quoi ils vont servir.

- Imagine que Gabin soit à l'intérieur.
- Oui mais on fait comment pour le savoir mademoiselle je sais tout.
- Il n'y a qu'une solution...
- Laquelle ?
- S'introduire dans sa chambre pour trouver des informations.
- Mais on n'a pas les clés !
- Ah oui, j'avais oublié ce petit détail.
- Petit, on n'a pas vraiment la même définition du mot petit !
- Réfléchissons...
- Je sais ! Simone a bien le double de toutes les clés non ?
- Ne me dis pas que... On ne peut pas faire ça à mamie !
- Bon alors on n'enquête pas et on laisse la police s'en occuper.
- Je cède uniquement sous la pression !! ».

Pendant qu'Adèle va voir Simone pour lui parler de Marlène sa copine qui s'est disputée avec son autre amie Dounia, je me glisse derrière le canapé et je rentre dans le bureau de Simone sous le regard ébahi d'Adèle. Le bureau est grand, mal rangé et bien organisé à la fois. À l'intérieur, il y a une bonne odeur de cannelle et de pomme. Elle provient du thé fumant que ma grand-mère d'adoption boit en travaillant sur la paperasse. Je m'assois sur le fauteuil de Simone et je me sens si bien que je voudrais rester là pour toujours, loin de mes problèmes et de ma tristesse. Soudain je me souviens de ma mission alors je me relève. Comme je m'en doutais, les clés sont bien cachées. Quand je trouve enfin le compartiment où elles sont rangées, je constate avec horreur qu'il faut un code et bien sûr je ne le connais pas. J'entends Simone qui commence à mettre fin à la conversation en disant qu'elle a des choses à faire et Adèle qui essaie de la retenir. Je réfléchis à toute vitesse, essaie la date d'anniversaire de Christiane, d'Adèle et de Simone mais le compartiment refuse de s'ouvrir.

Vite, elle arrive ! Machinalement, je rentre ma date de naissance et il s'ouvre enfin !

Je cours me cacher derrière un gros fauteuil en me retenant de pleurer. Quand Simone entre, je me faufile à l'extérieur et je brandis les clés devant Adèle. Celle-ci bouillonne de fureur et me fait signe que si elle m'attrape je suis mort alors je cours comme un dératé avec Adèle à mes trousses sous le regard médusé de mon père. Nous sortons et nous nous dirigeons vers les appartements des employés. Une fois arrivés dans la chambre de Gabin, Adèle fouille dans les moindres recoins mais ne trouve rien qui puisse indiquer que Gabin connaissait l'existence des souterrains. Soudain, j'entends un aboiement strident et je vois Teddy qui arrive à toute allure. Adèle se met à crier mais, à ce moment-là, le chien saute sur elle pour la lécher. Je décide d'intervenir et vais voir Teddy en lui disant :
- « Bon toutou. Je sais que tu as faim, viens je vais te donner à manger ». Aussitôt il se calme et vient me voir pendant qu'Adèle se remet de ses émotions.

- « C'est qui lui ?
- C'est Teddy, le labrador de Gabin, il a dû sentir mon odeur.
- Oui sûrement mais il m'a fait peur.
- Tu n'as rien trouvé d'intéressant ?
- Non. Si ça se trouve il n'est pas dans les souterrains.
- Je ne sais pas mais que dirais-tu d'aller manger ? J'ai trop faim !
- Oui allons-y ! ».

Sur le chemin, nous rencontrons une jeune fille avec des cheveux noirs, des yeux pétillants de couleur noisette et une peau laiteuse. Teddy lui tourne autour et n'arrête pas d'aboyer. Elle nous dit :

- « Bonjour je m'appelle Emy.
- Bonjour. Moi c'est Jake.

- Enchantée Jake. Elle se tourne vers Adèle
 - Et toi, comment t'appelles-tu ?
 - Adèle. Tu connais Teddy ?
 - Teddy ?
 - Le chien.
 - Ah non mais euh... J'ai toujours eu un bon feeling avec les chiens.
 - OK et bien Mme Canine voici le chien de Gabin Muller, un de nos amis récemment disparu.
 - Oh je... je suis désolée pour votre ami. Je dois y aller, mon grand-père m'appelle mais on se reverra. Salut ! ».
- Et elle part en courant. Teddy, lui, continue d'aboyer comme s'il avait le diable à ses trousses. Furieux, je dis à Adèle :
- « Pourquoi tu lui as parlé comme ça ! ?
 - Elle me semble louche.
 - Et tu penses que parce que tu trouves quelqu'un louche, il l'est forcément !
 - Mais tu n'as pas remarqué !
 - Quoi ?
 - Teddy avait l'air de la connaître et de ne pas l'apprécier.
 - Mais c'est un chien !
 - Oui mais elle avait l'air gêné quand nous parlions de Gabin et de Teddy ! Je te le dis, elle n'est pas nette ».

Adèle part avec un air décidé et tout à coup j'ai peur de ce qu'elle pourrait faire... J'essaie de la rattraper mais elle n'est plus dans mon champ de vision. Je retourne dans les appartements de Simone, persuadé de la retrouver là-bas mais une fois arrivé, pas d'Adèle à l'horizon !!

15h

Adèle rentre enfin en expliquant à Simone qu'elle voulait juste visiter un peu. Bien sûr, elle a pris son air le plus attendrissant et impossible pour sa grand-mère de se fâcher.

23h

J'entends du bruit mais impossible de voir ce qui se passe.

Lundi 6 avril

Nous nous évitons Adèle et moi. Papa et Christiane sont un peu déçus de nous voir de nouveau divisés. De toute façon, si j'ai aidé Adèle, c'était seulement pour retrouver Gabin.

23h

J'entends encore ce bruit mais cette fois-ci je suis équipé ! J'allume une petite lampe torche et je voile légèrement la lumière pour être discret. Ce que je vois me surprend énormément ! Adèle sort de la chambre à pas de loup ! Je décide de la suivre. J'enfile un blouson et je m'engage hors de l'appartement. Je la suis pendant un certain temps, jusqu'à ce qu'on arrive dans un endroit des jardins que je n'avais jamais remarqué. Adèle s'arrête brusquement puis elle attend et c'est à ce moment-là que je me rends compte qu'elle aussi suit quelqu'un. Nous attendons dans la douce brise du soir. Je décide d'aller lui parler :

- « Coucou.
- Qui est-ce ?
- C'est Jake.
- Qu'est-ce que tu fais là ?
- Je t'ai entendue sortir donc je t'ai suivie. Et toi tu fais quoi ?
- Tu te souviens d'Emy ?
- Oui pourquoi ?
- Comme elle me semblait louche, je l'ai suivie et j'ai découvert qu'elle se rendait quelque part dans les jardins à 23h tous les soirs.
- Et tu as découvert quelque chose hier soir ?

- Non, je l'ai perdue de vue et je n'ai pas réussi à la retrouver !
- Ok donc si je comprends bien, ton seul moyen de savoir ce qu'elle mijote c'est de...

- Attends ! Elle entre quelque part. Suivons-la ! ».

En fait, elle entre dans une sorte de tunnel. Pour y accéder, il faut emprunter un escalier glissant mais nous y arrivons sans problème. Malheureusement, la porte se referme derrière nous ! Adèle me jette un regard effrayé et nous comprenons tous les deux que nous sommes enfermés dans les fameux souterrains du château de Champs-sur-Marne...

Nous suivons Emy pendant près d'une demi-heure avant d'arriver dans une pièce poussiéreuse dans laquelle se trouve un garçon assez maigre. Pas besoin de le regarder de plus près pour le reconnaître : il s'agit bien de Gabin ! Nous restons tapis derrière un mur et nous tendons l'oreille. Sauf que c'est à ce moment précis que mes allergies reviennent et même en essayant de me retenir, j'éternue ! Emy, alertée par le bruit, surgit et nous assomme avec une pierre. Quand je me réveille, j'ai affreusement mal à la tête et je suis ligoté. Adèle, ligotée elle aussi, s'est déjà remise du coup. Emy, quant à elle, fait les cent pas.

Je décide de prendre la parole :

- « Pourquoi as-tu fais ça ? Je te trouvais plutôt sympa !

- Tu devrais savoir qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

- Oui mais de là à kidnapper et assommer des personnes !

- J'ai mes raisons.

- Ouais tu trouves ta vie difficile parce que tu n'as pas eu ce que tu voulais à Noël ».

J'avais dit cela sur le ton de la provocation alors elle s'est mise en colère ! Elle a repris :

- « Tu ne sais pas ce que j'ai traversé ! Je hais ce château plus que tout au monde ! Mon père en était le gardien, il travaillait tout le temps et avait

un salaire de misère ! On ne le voyait presque jamais à la maison. Il se tuait à la tâche et il ne nous voyait même pas grandir ma sœur et moi ! Un jour il en a eu assez alors il est parti. Il nous a abandonnées ma mère, ma sœur et moi sans nous dire où il allait ! Votre grand-mère n'a rien fait pour nous aider. Alors je me suis dit qu'il fallait que le château ferme. J'ai décidé de kidnapper quelqu'un mais visiblement ça n'a pas fonctionné. Je suis retournée voir Gabin pour le nourrir mais maintenant que vous êtes trois et que deux d'entre vous sont les petits enfants de la directrice, adieu château de Champs-sur-Marne. Sur ce, je vous laisse à votre triste sort, j'ai un train à prendre ».

Et elle part en nous laissant seuls. Aussitôt, Adèle se met à pleurer. C'est vrai qu'elle est la plus petite d'entre nous et même si elle est souvent intrépide je pense que c'est aussi la plus apeurée. Elle arrive à nous dire :

- « Je ne veux pas mourir ici !

- Mais non, ne t'inquiète pas on ne va pas mourir. Où est passé l'Adèle qui n'a peur de rien ? Allez viens me faire un câlin ! ».

Elle pose sa tête sur mon épaule et je lui chuchote que tout va bien se passer. Bizarrement, sa présence me fait du bien et me réconforte, mais pas le temps de s'émouvoir, il faut sortir d'ici !

Mardi 7 avril

1h

Nous avons réussi à défaire nos liens, grâce au couteau suisse que j'avais dans ma poche. Adèle et moi portons Gabin car il est très faible. Plusieurs fois, il nous dit de le lâcher mais nous savons qu'il ne tiendrait pas longtemps. Nous retournons à l'endroit où nous sommes entrés mais il est fermé. À bout de force, nous nous asseyons sur le sol humide. Au moment où nous allions tout laisser tomber Gabin nous dit :

- « Attendez ! Je sais où nous pourrions sortir !
- Ah oui !
- Il y a un petit entrepôt où l'on range les vieux tapis qu'on ne veut pas jeter. Il y a une petite porte et je me demandais sur quoi elle donnait mais elle était fermée à clé.
- Justement on ne pourra pas sortir.
- Sauf que la porte n'avait pas l'air bien solide.
- Et tu penses qu'elle donne sur le souterrain ?
- On peut toujours essayer non ?
- Tu as raison. Où est la porte ?
- Alors nous sommes au fond des jardins, donc si je ne me trompe pas, il faut aller tout droit ! ».

Nous avançons tout droit puis à droite et encore tout droit. Gabin s'avère être un très bon guide.

1h47

Nous arrivons près de la porte. Gabin avait raison, la porte a l'air vieille et bancale. Je dis à Adèle et à Gabin de se mettre sur le côté et je fonce sur la porte. Celle-ci cède sous mon poids sauf qu'elle m'entraîne avec elle et je me relève le nez en sang. Après qu'Adèle et Gabin se soient assuré que j'allais bien, nous entrons dans la pièce mais nous sommes tellement fatigués que nous nous écroulons sur les tapis.

9h

Je me réveille toujours dans la même pièce en compagnie de Gabin et d'Adèle. Ils se réveillent après moi mais Gabin est vraiment dans un piteux état. Il me tend un trousseau de clés et s'évanouit. Je dis à Adèle :

- « Il faut qu'on fasse vite !

- Qu'est-ce que je dois faire ?
- Trouve la clé qui donne sur l'extérieur pendant que je m'occupe de Gabin.
- D'accord ».

Nous arrivons enfin à sortir du souterrain. Je prends une grande bouffée d'air. Adèle vient m'aider à porter Gabin et nous nous rendons dans les appartements de Simone. Là-bas, il y a des véhicules de police. Quand nous entrons dans le salon, tout le monde est médusé. C'est vrai qu'on doit avoir une drôle d'allure, moi avec mon nez en sang, Gabin avec de la poussière partout et Adèle avec des cernes sous les yeux.

Epilogue

Nous avons tout expliqué à la police et Emy a été arrêtée à la gare Noisy-Champs. Elle a été placée dans un centre fermé pour mineurs délinquants. Gabin a été emmené d'urgence à l'hôpital et une fois rétabli, nous avons repris contact (on est maintenant amis). Quant à Adèle et moi, cette drôle d'aventure nous a rapprochés et nous avons fini notre séjour dans la joie et la bonne humeur. Nous sommes passés dans les journaux, j'ai parlé de maman à papa et j'ai discuté avec Christiane (maintenant on s'entend bien). BREF, je n'ai pas la vie dont tout le monde rêve mais elle me satisfait pleinement maintenant.



L'OS MENT

Chloé VAVON

Moi c'est Chloé, j'ai 10 ans et j'habite rue de Paris près de la mairie de Champs-sur-Marne. Sur le retour du collège, comme d'habitude Nougat m'attend devant la maison. J'aurais tellement voulu un labrador mais mes parents n'y étaient pas favorables. Cela fait trois ans que Nougat vit avec nous. Il est comme un frère ou un meilleur ami pour moi. Les voisins sont habitués à le voir dehors.

Comme il fait beau en ce moment, il reste toute la journée dehors. Il aime bien me ramener des petits branchages et des objets chipés en tout genre. J'aime imaginer avec lui des histoires sur ces objets (avec lui) (même si je fais les questions et les réponses !).

Aujourd'hui mon œil est attiré par un petit os dans son butin. J'espère qu'il ne fouille pas dans les poubelles quand même !

Bon, la soirée se termine calmement. Je fais mes quelques devoirs, file à la douche et me tiens prête pour attendre mes parents.

Le soleil brille encore aujourd'hui. Je m'encourage pour me préparer ce matin.

- « Courage Chloé ! Ce soir, ce sera le week-end ! ».

Sur le chemin du retour, je sautille partout.

Mon père est absent jusqu'à mardi et maman travaillera ce week-end mais bon, j'ai l'habitude...

Il va faire beau donc je peux aller dehors. Peut-être que je demanderai à Nougat de m'accompagner.

Lorsque j'arrive devant notre entrée, je m'assois devant la caisse à butin de Nougat pour en faire l'inventaire.

- « Alors mon pépère, qu'est-ce que tu as déniché aujourd'hui ?

Mais, c'est la balle de Nina ! Tu exagères ! Nous allons lui rendre sur-le-champ !

En saisissant la petite balle rouge rayée de jaune, je découvre un nouvel os, un peu plus grand que celui d'hier.

- « Où l'as-tu encore déniché celui-là ? »

Nougat se met à remuer vigoureusement la queue comme pour me montrer sa joie. Il effectue même deux aboiements, ce qui n'était pas du tout son habitude.

- « Il faut vraiment qu'on reparle de ça ! »

Allons reporter cette balle à Nina ! » A peine je la prends dans ma main que Nougat me devance en direction du portail. Il vire à gauche dans la rue puis à droite à la deuxième intersection.

Il sait exactement où nous allons. Ses pas sont rapides, j'ai même un peu de mal à le suivre.

Il stoppe devant le numéro 8. Je sonne.

C'est Nina qui m'ouvre. Elle aussi était rentrée depuis peu de temps de l'école.

Nous avons une classe d'écart à l'école. Je lui montre immédiatement la balle.

- « Ha merci Chloé, Médor a dû encore la faire tomber dans la rue. A croire qu'il le fait exprès pour jouer avec ton chien ! Ils sont rigolos. Bon week-end Chloé !

- Allez, rentrons Nougat. Bon week-end Nina. »

Devant le seuil de ma maison, mon regard se porte à nouveau sur un petit os. Il m'intrigue mais je n'en parle pas. Maman ne sera pas contente si je ne suis pas douchée à son arrivée.

Heureusement que le samedi je n'ai pas besoin de mettre de réveil à sonner car hier soir j'ai eu beaucoup de mal à m'endormir. . .

Je ne sais pas pourquoi mais les deux petits os m'intriguent.

C'était décidé, j'allais trouver d'où ils pouvaient venir !

J'enfile rapidement mes habits et descends les marches deux par deux. Nougat est là, en bas. Il me fait la fête. C'est si bon de partager ces moments tous les deux.

- « Écoute-moi bien ! Aujourd'hui, je voudrais que tu me montres où tu as trouvé les os ».

Nougat incline sa tête l'air interrogatif.

J'ouvre la porte d'entrée et me dirige vers sa réserve. Je saisis les os et lui montre. Nougat se met à remuer la queue tout joyeux. « Allez ! Montre-moi ! ».

Nougat se dirige immédiatement en direction du portail. Dès que je l'ouvre, il file. Dur dur de le suivre, il prend vite de l'avance. J'accélère le pas jusqu'à finalement courir. Il semble vraiment être décidé à me montrer. Où peut-il aller ?

On approche du château de Champs-sur-Marne.

A quelques mètres de moi, j'aperçois Nougat se faufiler sous la clôture des jardins. Impossible pour moi de le suivre, le trou est trop petit. Je décide alors de l'attendre, il va très certainement ressortir par là. Le temps me semble long, mais qu'est-ce qu'il fait ?

Environ 15 quinze minutes plus tard, Nougat ressort par le trou sous la clôture, un os dans sa gueule.

C'est bien là qu'il les trouve !

Allez rentrons !

Comme à son habitude, Nougat va plus vite que moi. Quand j'arrive devant la maison, le troisième trophée est déjà dans la boîte à trouvailles.

Maman n'a pas encore pris son service. Je rentre tout juste quand elle se chausse pour partir. Elle voit aussi les trois os dans la caisse.

- « Chloé, qu'est-ce que c'est que ça ? C'est dégoûtant ! C'était convenu que tu t'occupes de ton chien ! S'il fait des bêtises tu dois les réparer et

t'excuser. Je ne veux pas qu'il nous crée des soucis avec les voisins ! ». Maman me laisse beaucoup de liberté mais quand elle exige quelque chose, je me dois de l'écouter. Je ne veux pas perdre sa confiance. C'est décidé, je vais aller m'excuser pour les bêtises de Nougat. Me voilà devant les grilles du château avec lui.

Je me présente à l'entrée.

- « Nous n'acceptons pas les chiens mademoiselle.
- Toutes mes excuses madame, je venais pour m'excuser. Je n'habite pas très loin du château et mon chien est venu à trois reprises pour chaparder des os dans la cuisine du château je pense.

- Pour quoi ?

- Pour chaparder des os dans la cuisine du château.

- Mais mademoiselle, personne ne vit au château, il n'y a pas de cuisine ! ». Au même moment, Nougat part en galopant en direction des jardins. Je suis très gênée.

« Seuls les chiens guide et d'assistance sont autorisés ! ».

Soudain une petite voix se fait entendre derrière moi... c'était une voix grave avec un léger accent de la campagne.

- « Tu as dit que ton chien avait ramené un os, trois jours de suite ?

- Oui... c'est cela monsieur ».

J'avais peur que ma réponse me crée des ennuis...

- « Alors c'est lui qui dégrade nos parterres !

- Je suis vraiment confuse et je m'en excuse.

- C'est quand même bizarre qu'il trouve des os dans les jardins... ».

L'homme est pensif, il croise le regard de la dame de l'entrée. Je les vois blanchir. Qu'ont-ils en tête ? Soudain Nougat réapparaît avec un nouvel os, plus gros cette fois-ci. On dirait un os comme on a dans la jambe... j'ai vu ça dans le livre de SVT de mon cousin.

- « Ne reste pas là ! dit l'homme. Viens avec moi avec ton chien ». Il m'entraîne dans une salle du château que je n'avais jamais vue même lors de mes visites avec l'école. « Peux-tu patienter quelques minutes ? Je reviens rapidement ». La pièce est grande, le mobilier typique mais il y a aussi des accessoires courants comme une bouilloire. Ça doit être l'endroit où ils font leur pause.

Nougat se colle contre mes jambes comme quand je me fais disputer à la maison.

Tout à coup, je me rends compte que j'entends les deux adultes parler entre eux à proximité de la salle où je me trouve.

- « Tu penses comme moi Lola ?

- J'en ai bien peur.

- C'est la catastrophe ! Et M^{me} Lebard, la directrice du domaine, n'est pas là ! continue M^{me} Grillet. J'ai déjà vu ça dans un magazine : en voulant monter une maison, les propriétaires ont trouvé des ossements préhistoriques. Le chantier a été stoppé pendant plus de dix ans. C'est la catastrophe, si on doit fermer les jardins et le retourner totalement ! On va perdre notre travail ! ».

Ensuite, c'est le silence. Au bout de quelques minutes, l'homme revient, tout déboussolé.

- « Comment tu t'appelles ? » me demande-t-il enfin.

- « Chloé

- Et ton chien ?

- Nougat.

- Tu crois qu'il pourrait me montrer d'autres lieux avec des os ?

- Peut-être, on peut essayer... Redonnez-moi l'os de tout à l'heure pour que je lui montre ».

Dès qu'il me le donne, je le montre à Nougat qui se met à frétiller

vigoureusement de la queue. Il a compris.

Aussitôt, il file à l'extérieur de la pièce en direction de la sortie du bâtiment. L'homme est bien surpris. Il manque de se prendre les pieds dans le tapis ! Comme il est grand, il me rattrape vite. On suit Nougat qui se stoppe net derrière un bosquet.

C'est déjà dans cette zone que j'ai constaté des trous. Il sue à grosses gouttes et marmonne entre ses dents. Je ne comprends aucun mot mais ressens très bien son angoisse.

- « Attends-moi ici, je reviens vite » dit-il enfin. A son retour, il tient une pelle dans sa main droite. Plus il approche, plus je m'inquiète de ce qui va se passer. Une fois à mes côtés, il enfonce vigoureusement la pelle dans le sol. Ça y est, j'ai compris, il va chercher d'autres os.

- Nougat, aide le monsieur ! » Pas besoin d'aller trop profond pour trouver un sixième petit os puis un septième...

Nougat et l'homme forment un duo efficace. Nougat désigne un lieu et l'homme creuse à la pelle.

En peu de temps, une grande parcelle est inspectée. Si bien qu'à l'arrivée de la dame de l'accueil du château, j'entends un cri d'horreur.

- « Mais qu'as-tu fait ! Quel désastre ! ».

Effectivement, il n'avait pas vraiment réfléchi et dans son élan le jardinier avait réalisé une multitude de trous, déraciné des petits arbustes et des fleurs, recouvert les pelouses de terre... Un petit tas d'os se trouve au centre de ce bazar. Le cri de la femme le fait stopper net. Il est tout transpirant.

- « Arrête tout ça immédiatement ! J'ai envoyé un message à M^{me} Lebard pour lui dire qu'on avait vraiment besoin d'elle. J'ai eu directement son répondeur... J'ai pris l'initiative de fermer le château aux visiteurs. Il

faut absolument qu'on appelle la mairie ». Je sus plus tard que c'était la démarche à suivre quand on trouve quelque chose dans le sol. La mairie informera l'Etat de la découverte par le biais du Service Régional de l'Archéologie dont dépend le lieu de la découverte.

Nougat et moi nous allons peut-être devenir riches ! Peut-être y a-t-il un trésor sous nos pieds ! Je sens mon excitation monter mais je la retiens autant que possible car les adultes, eux, ne sont pas du tout joyeux. . .

Une fois l'appel passé à la mairie, ils ont le temps d'observer les dégâts déjà faits autour d'eux. . .

Le téléphone sonne.

- « Bonjour, ici la mairie de Champs-sur-Marne. Nous souhaiterions parler à M^{me} Lebard.

- M^{me} Lebard est indisponible actuellement. C'est moi qui ai contacté vos services, madame M^{me} Lola Grillet, responsable de l'accueil des visiteurs du château.

- Vous me confirmez qu'il ne s'agit donc pas d'une plaisanterie ?

- Malheureusement non, Madame. J'aurais tellement aimé que ce jour n'arrive jamais.

- Je préviens immédiatement le service concerné. Restez sur les lieux parce que je fais en sorte qu'ils viennent au plus vite.

- Quelle catastrophe pour notre château ! ». La personne de la mairie met fin à la conversation.

Les deux adultes sont hébétés. Je pense toujours à mon trésor mais je ne dis rien. Je ne comprends pas pourquoi les adultes sont toujours aussi rabat-joie ! C'est toujours comme ça à la maison ! Quand je trouve qu'une chose est cool, mes parents trouvent toujours du négatif : quand j'annonce que j'ai une bonne note, on me rappelle que la précédente n'était pas terrible, quand je suis contente de rentrer plus tôt de l'école,

on me dit que comme ça je vais pouvoir faire une corvée de plus ou mes devoirs pour la semaine suivant... plein d'exemples me viennent en tête... Je suis arrêtée dans mes pensées lorsque je vois M^{me} Grillet se lever. Elle vient de recevoir un appel téléphonique qui lui demande de venir au portail.

Elle revient rapidement, accompagnée de deux personnes en uniforme. Elle ne sourit pas du tout et eux aussi ont l'air grave.

- « Comme vous pouvez le voir, c'est ici que ça se passe.

Voici mon collègue jardinier et l'enfant avec son chien qui a découvert les ossements.

- La procédure veut que nous nous entretenions avec chacun de vous séparément. Vous les os que nous voyons déjà, nous n'avons aucun doute sur le fait que quelque chose s'est passée ? Ici ?! Nous allons dès à présent demander des engins de chantier ».

A ces mots, j'ai bien cru que M^{me} Grillet allait tomber dans les pommes !

Je suis la première à être interrogée. Ils veulent appeler mes parents mais je les supplie de ne pas le faire. Ils me préviennent que pour l'instant ce n'est qu'un petit relevé d'informations mais que plus tard il faudra que j'aille dans leur bureau, avec mes parents, pour les documents officiels.

Je leur raconte tout ce qui m'est arrivé depuis quelques jours. Ils me font accélérer parfois, on dirait que mes aventures de l'école ne les intéressent pas ! Trop sérieux ces adultes encore !

Les deux personnes du château sont aussi interrogées. C'est court pour eux.

Un des enquêteurs nous annonce qu'il a la confirmation qu'un légiste est sur le point d'arriver et qu'une mini pelleteuse va aussi être réquisitionnée. C'est donc le légiste qu'on voit en premier venir près du chantier.

Il ne touche à rien mais tourne autour des ossements un à un. Il les

inspecte avec sérieux, demande où on les a trouvés. Le jardinier lui présente chaque trou. Il se rend compte qu'il a bêtement empilé tous les os et que du coup on ne sait plus quel os était où... bref, on a bien mit le bazar.

Je retiens Nougat qui aimerait bien continuer ses recherches.

- « Quels sont les premiers os et où ont-ils été trouvés ? A ce stade, je peux seulement dire qu'ils me semblent très anciens. Je ne peux pas encore dire s'il s'agit d'os humains, seulement qu'il s'agit de mammifères vertébrés de plusieurs tailles dont certains plus grands que d'autres. Il y a plusieurs individus ».

Je ne comprends pas tout... j'attends avec impatience les mots « trésor », « coffre », « argent », « pièces d'or » mais ces mots n'arrivent jamais.

- « Je vais ordonner la fermeture du lieu au public ainsi que la fouille de la totalité de la parcelle », dit-il enfin.

Il me semble entendre le cœur de M^{me} Grillet battre dans son corps tellement il battait fort. Elle scrute sans cesse son téléphone dans l'espoir que M^{me} Lebard appelle enfin.

Elle se sent tellement impuissante.

Tout à coup, son vœu le plus profond se réalise. Même si elle attendait cet appel, elle a quelques secondes de crispation avant de décrocher. « C'est M^{me} Lebard, plus un bruit ! Oui ». La voix dans le combiné se fait entendre jusqu'à nous.

- « Que se passe-t-il, je n'arrive pas à écouter votre message ? Je suis à l'entrée et le château est fermé ?! Le problème est si grave ?

- Madame, j'imagine que vous avez votre clé, rejoignez-nous au niveau des bosquets... je pense que vous ne pourrez pas nous manquer ». A ces mots, la ligne est coupée. Les deux employés avec moi ne sont pas du tout à l'aise. Comme moi quand je fais des bêtises et que je sais que papa

et maman arrivent. Je fais signe à Nougat de venir sagement vers moi. On s'assoit sur un banc très proche. A notre droite, au loin, on aperçoit la directrice arriver à grands pas. Elle est très jolie mais aussi très en colère.

- « Que faites-vous ? » crie-t-elle avant même d'être vers les adultes. Une fois vraiment sur place, ses yeux parcourent la catastrophe.

- « Madame, nous pensons que nous sommes sur des vestiges préhistoriques. L'expert vient de nous le confirmer ». La directrice est écarlate, elle semble stupéfaite par l'explication donnée. Il y a une longue minute de silence qui semble durer une éternité. On ne sait pas si elle va hurler ou pleurer. Tout à coup, à notre grande surprise, elle se met à rire. Un rire nerveux qui dure, qui dure.

Nous ne savons pas comment réagir. On aurait presque pu rire avec elle, tellement son rire est communicatif. Mais on se retient, on a peur que ce soit le calme avant la tempête. Finalement, M^{me} Lebard s'arrête.

- « Bon, Lola vous avez bien fait de m'envoyer rapidement un message. Heureusement que je n'étais pas très loin car je n'aurais jamais reconnu les jardins ! ». Elle semble complètement occulter l'expert et les deux hommes en uniforme.

- « Mademoiselle, dit-elle en s'adressant à moi, en quelle année a eu lieu la Révolution française ?

- En 1789 Madame.

- Très bien. Or le château a été construit de 1703 à 1708, donc il a vécu ces événements. Pendant la Révolution, une partie du parc est mise en culture. C'est exactement où vous êtes en train de saccager votre magnifique travail ! dit-elle en dirigeant son regard vers le jardinier. Ce n'est qu'en 1810 que le duc de Lévis hérite du domaine et y fait d'importants travaux. Comme il est aussi propriétaire du parc voisin de Noisiel, il réunit les deux parcs en un seul domaine complètement redessiné.

Revenons à notre Révolution : ici ce n'était donc pas du tout comme

maintenant. Entre autre, il y avait une sorte de fosse où ils mettaient tous leurs déchets ménagers et notamment les carcasses des animaux qui faisaient partie de leur quotidien à l'époque.

Tout a été enfouit et c'est ça que vous déterrez ! ». On a tous un air de dégoût en regardant le tas d'os !

Ce site est connu et a été inspecté. Pas d'inquiétude pour le château et ses jardins! Comment allons-nous remettre tout ça en ordre ?

Au même moment, un des hommes en uniforme reçoit un appel qui lui annonce la présence de la mini pelleuse dans l'entrée ! C'est à son tour de blanchir !

M^{me} Lebard ne se laisse pas démonter, elle.

- « Faites-la rentrer et redonnez à ce lieu une allure décente ! C'est la moindre des choses quand on ne connaît pas l'histoire du château de sa ville ! ». En même temps, elle m'adresse un clin d'œil. M^{me} Lebard se donne un air sévère pour se faire respecter mais en fait, c'est une femme sympa. On voit qu'elle l'aime ce château.

Les deux employés s'excusent patement. Le jardinier s'engage à tout réparer. Je me sens si coupable que je propose mon aide.

M^{me} Lebard accepte à condition que ça n'empiète pas sur mon travail scolaire et me propose de venir pendant les vacances pour une visite complète des lieux. Moi qui ne suis pas habituellement très attirée par les châteaux, j'avoue que penser que ces lieux traversent les époques me plaît bien.

J'irai à cette visite !

LES MEMBRES DU JURY

Cathy Bissonnier, Conseillère départementale
et présidente du jury

Natacha Franjou, agent du Département

Nicole Koch, bibliothécaire

Anne-Claire Gay, bibliothécaire

Isabelle Stierer, bibliothécaire

Virginie Deverly, directrice de la communication

Emmanuelle Maignel, urbaniste

Fred Menu, directeur adjoint de médiathèque

Véronique Garcias, agent du Département

Martine Vidal, lectrice

Marianne Lemaître, enseignante

Jean-Hugues Oppel, auteur et parrain de cette
3^e édition de Suspense en Seine-et-Marne

Un grand merci à notre parrain et à l'ensemble
du jury, qui ont accompagné la Médiathèque
départementale de Seine-et-Marne
dans la réussite de ce prix de la nouvelle policière.

Département de Seine-et-Marne

Hôtel du Département | CS 50377 | 77010 MELUN
01 64 14 77 77 | seine-et-marne.fr 